



*Editeur et Propriétaire des Éditions J. L. L. Paris*

## Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29<sup>e</sup> année. Décembre 1861

*Bruxelles* Destrée, Rue du Commerce 10 *Paris* de Caligny

Ayuntamiento de Madrid

N.º 111

*Amsterdam* Destrée, Nieuwenhof, Over S. Wouter Street







Journal des Dames  
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

29<sup>e</sup> année - Novembre 1861

Bruxelles Desterbecq the du Casino n<sup>o</sup> 4<sup>re</sup> Porte de Cologne

N<sup>o</sup> 11.

Amsterdam Desterbecq Nieuwendyk Doer S<sup>t</sup> Nissas Straat







# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Paris, le 1<sup>er</sup> Décembre 1861  
 Bruxelles, Desobry, Rue du Commerce 20<sup>ème</sup> Porte de Colonne.

N<sup>o</sup> 47  
 Amsterdam, Desobry, Nieuwmarkt 11<sup>ème</sup> N<sup>o</sup> 11111 Paris.

Ayuntamiento de Madrid





## DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Fin.)

### VII

#### HISTOIRE D'OISEAUX.

L'ovologie ou l'étude des œufs est une science toute nouvelle, et destinée à jeter, plus tard, un grand jour sur les mystères de l'histoire naturelle.

Aujourd'hui, elle se borne, ou peu s'en faut, à former des collections aussi charmantes que curieuses. En effet, les œufs présentent à peu près toutes les formes et se parent de toutes les nuances de couleur. Il y en a de longs, de courts, de larges, d'étroits, d'oblongs, de verts, de bleus, de jaunes, de mouchetés, et même de tigrés comme une peau de panthère. Ils atteignent d'énormes proportions, comme ceux d'un oiseau de la Nouvelle-Zélande, encore inconnu, et qui contiennent vingt fois ce que contiendrait un œuf d'autruche, ou sont d'une petitesse incroyable. Si l'œuf d'Épiornis dépasse en contenance vingt œufs d'autruche, l'œuf d'autruche, de son côté, égale vingt œufs de poule, et l'œuf de poule soixante-huit œufs d'oiseaux-mouches.

Depuis plusieurs années, M. d'Aubencourt s'occupait de rassembler une collection d'œufs d'oiseaux indigènes; il lui manquait ceux de certaines espèces de pics, et il espérait bien trouver dans le creux du saule dont je vous ai parlé, un de ses *desiderata*. On appelle de ce nom latin les objets qu'un collectionneur ne possède point, et qu'il convoite pour sa collection. *Desideratum* signifie en latin une chose désirée.

Quand il se trouva débarrassé de ses visiteurs et de ses malades, M. d'Aubencourt se dirigea vers le petit bois. Il entendit, dans la direction où se trouvait l'arbre creux, des coups secs, sonores et réitérés, sur la nature desquels ne se trompa point son oreille exercée.

Voici un pic à l'œuvre, se dit-il.

Et, suivant la direction du bruit, il arriva doucement, avec précaution et caché par les arbres, juste en face du saule creux dont il avait fermé le matin l'ouverture avec une grosse pierre.

Un pic, cramponné sur le tronc de l'arbre, à peu près à la hauteur où devait se terminer l'espèce de boyau formé par le temps dans l'intérieur du saule, frappait à grands coups de bec.

Un mouvement de M. d'Aubencourt révéla à l'oiseau la présence d'un étranger, et le fit envoler.

A sa grande surprise, le chasseur d'œufs entendit des coups de bec qui frappaient l'arbre à l'intérieur.

Il en croyait à peine ce qu'il entendait et ce qu'il avait vu.

« Sans le vouloir, j'ai enfermé la femelle dans l'intérieur du saule, se dit-il enfin. Le mâle travaille avec elle à la délivrer; ils cherchent chacun de leur côté à ouvrir une percée qui puisse rendre la liberté à la prisonnière. Voyons ce qu'il en adviendra! »

Il se coucha dans les hautes herbes, et il attendit avec la patience d'un observateur.

Environ à un quart d'heure de là, le pic mâle revint, et s'assura que rien ne pouvait le déranger. Se replaçant ensuite au bas du tronc, à la place d'où il s'était envolé, il asséna un grand coup de bec sur l'écorce déjà profondément entamée, et qui laissait voir l'aubier lui-même déchiqueté profondément.

A cet appel, un coup répondit à l'intérieur. Du dedans et du dehors, on recommença à attaquer le bois à demi pourri.

Il fallait voir travailler le mâle avec une ardeur désespérée; il donnait plus de cinquante coups de bec par minute, et il y allait de si bon cœur et avec tant de force, qu'il finit par tomber épuisé sur le gazon.

Il y resta quelques secondes, et il s'envola péniblement.

« Pauvre oiseau! se dit l'observateur, ses forces sont à bout, et il renonce à délivrer sa femelle. Allons, pas de cruauté, mettons-la en liberté, et ôtons la pierre qui clôt l'arbre. »

Il allait le faire en effet, quand il vit arriver le pic en compagnie de deux autres oiseaux de son espèce. Alors ce ne fut plus un seul bec, mais trois qui se mirent à frapper et à creuser. Aussi, dix minutes après, ils s'arrêtaient; une petite tête se montrait à travers l'ouverture, puis un corps suivait péniblement la tête, et quatre oiseaux s'envolaient en jetant des cris de triomphe et de joie.

M. d'Aubencourt revint au logis, et raconta à ses filles le petit drame dont il venait d'être témoin.

« Quelle intelligence chez les oiseaux! disait-il; comment le pic mâle a-t-il pu expliquer aux deux pics qui lui sont venus en aide la captivité de sa femelle, et le besoin qu'elle avait de leur secours? et puis, quel dévouement, quelle intelligence!

— Mon ami, lui répondit madame d'Aubencourt, ce que tu viens de voir et de nous raconter me rappelle un fait qui s'est passé à la campagne dans la maison de ma mère.

J'étais à peu près de l'âge de Marguerite, et j'avais beaucoup les oiseaux. Des hirondelles avaient fait leur nid dans un immense vestibule qu'elles ne quittaient que pour émigrer à l'automne; elles revenaient l'année suivante en reprendre possession au printemps. Nous étions donc de vieilles connaissances. Aussi ne se gênaient-elles pas pour frapper de



leur bec aux vitres, quand elles voulaient rentrer, et que la porte était fermée, et il me suffisait de prendre, du bout des doigts, une mouche, et de la leur montrer, pour qu'elles vinssent toutes, père, mère et petits, se disputer à qui m'arracherait et gèberait le pauvre insecte.

« Or, il advint, le dernier hiver que nous habitions cette maison et qui précéda mon mariage, que ma mère tomba malade. Il fallut établir dans sa chambre une sonnette qui communiquait avec la mienne; le serrurier chargé de cette besogne, ayant à poser un fil de fer tout le long du corridor, démolit en partie le nid des hirondelles.

» Celles-ci, à leur retour printannier, se mirent à réparer ou plutôt à reconstruire leur nid, et les choses allèrent le mieux du monde pendant quinze jours.

» Mais une nuit, ma mère, se sentant plus souffrante, tira la sonnette pour m'appeler; le fil de fer sur lequel les hirondelles avaient rebâti leur nid, ébranla ce nid et le brisa en partie.

» Ce fut une grande émotion pour les hirondelles; je les vois encore, le lendemain matin, voletant autour de leur demeure en ruine, et jetant de petits cris de colère et de douleur.

» Après s'être livrées au mécontentement, elles avisèrent. L'endroit était des meilleurs pour leur nid; on n'avait à y redouter ni le froid, ni la pluie, ni surtout les chats.

» Elles se remirent donc à l'œuvre, allèrent chercher dans leurs becs de petites boules de terre glaise, et deux heures après, le dégât se trouvait réparé.

» Je voulus faire comprendre à ces pauvres oiseaux que leur peine était inutile, et que leur nid serait renversé de nouveau les premières fois qu'on mettrait en mouvement le fil de fer. Je priai donc ma mère de tirer sa sonnette; elle le fit; à ma grande surprise, le nid ne bougea pas. Le fil de fer s'agita de nouveau; rien! Je passai le reste de la journée à chercher la solution de ce problème, et, n'y tenant plus, le lendemain matin je me fis apporter une échelle; j'y montai, et j'examinai les choses de près. Je pus à peine en croire mes yeux; entre le nid et le fil de fer, les hirondelles avaient façonné une sorte de conduit qui permettait au fil de fer de la sonnette d'agir librement sans rien dégrader.

— Assurément, voilà qui égale au moins la mystérieuse délivrance de la famille du pic, dit Marguerite.

— Les hirondelles ne sont pas seulement intelligentes, reprit M. d'Aubencourt, elles sont encore vindicatives. Il arrive souvent qu'on trouve dans de vieux nids d'hirondelles abandonnés, des cadavres desséchés de moineaux ou de mulots. Un de nos observateurs les plus connus, M. Frédéric Cuvier, raconte, dans un de ses ouvrages, avoir vu se passer sous ses yeux l'incident qui amène là d'ordinaire ces animaux et qui les y fait mourir de faim.

» Un jour, dit-il, je vis un petit mulot qui grimpa le long d'une muraille, et qui cherchait aventure. Il arriva au nid d'une hirondelle, sous le chéneau même de la gouttière, et présenta effrontément son petit museau à l'entrée de ce nid; la mère, qui était seule près de ses petits, sortit brusquement pour chasser le dangereux étranger. Aussitôt celui-ci se glissa dans le nid en poussant dehors trois des pe-

tits, qui tombèrent, et vinrent se briser sur le pavé, et se mit à dévorer le quatrième.

» La pauvre mère, éperdue de douleur, volait autour du brigand, et cherchait à le frapper avec son bec, trop mince et trop frêle pour blesser le mulot. Celui-ci continua donc impunément son sanglant repas, sans s'inquiéter autrement du désespoir de l'hirondelle. Une fois qu'il fut bien repu, il mit son nez à l'entrée du nid, et joignit ainsi la goguenarderie à la déprédation.

» L'hirondelle finit par s'éloigner. Quelques minutes après, elle revint accompagnée d'une bande d'hirondelles. Toutes portaient dans leur bec un de ces petits paquets de terre glaise dont elles se servent pour construire leur nid. Avant que le mulot n'eût eu le temps de se reconnaître, le nid se trouvait hermétiquement fermé, et couvert d'une épaisse couche qui rendait impossible au mulot de s'ouvrir une ouverture pour sortir de sa prison. La vengeance avait suivi de près le forfait.

Je vous laisse à penser si ces récits intéressèrent Marguerite et sa sœur.

## VIII

### INESPÉRÉ.

Les traces du fatal accident dont Marguerite avait été victime disparaissaient peu à peu. Sa chevelure, abondamment repoussée, commençait déjà à entourer son visage de belles boucles blondes; sur ce visage lui-même, à peine restait-il quelques légères cicatrices peu visibles, et qui ne le défiguraient en rien. Enfin elle avait insensiblement recouvré la santé et la force. Seulement, hélas! la cécité qui l'affligeait persistait sans espoir de guérison; les médecins les plus célèbres, consultés par M. d'Aubencourt, avaient répondu en secouant tristement la tête, et en déclarant qu'ils regardaient comme peu probable tout espoir de guérison.

Quoiqu'on eût caché cet arrêt à Marguerite, elle ne l'avait que trop deviné, et malgré la sollicitude qu'elle mettait à cacher son désespoir à ses parents, il n'était que trop aisé de voir combien la pauvre enfant souffrait d'être ainsi séparée du monde réel par la perte de la vue. Jamais une plainte ne s'échappait de ses lèvres, mais il y avait des moments où, se croyant seule, elle se cachait le visage dans les mains, et se mettait à pleurer amèrement. Au moindre bruit, elle essayait ses larmes et s'efforçait de sourire, mais ce sourire était plus poignant pour sa famille que si elle eût donné un libre cours à sa douleur.

Un matin que Marthe travaillait près de sa sœur, celle-ci se leva brusquement, et demanda qu'on la conduisit dans le jardin.

« Je t'empêche d'étudier à ton aise, ma chère Marthe, dit-elle, et puisque je ne puis, comme toi, m'adonner au bonheur de l'étude et compléter mon éducation, je ne veux point te gêner dans la tienne; tu es toujours occupée de moi, tu quittes ton livre à chaque instant, et les yeux que le bon Dieu t'a laissés sont, j'en ai bien peur, plus souvent attachés sur moi que sur tes cahiers et sur tes livres. Il faut que nous soyons plus raisonnables! Ce que tu apprends, d'ailleurs, n'est-ce pas pour moi que tu l'apprends?



ne me le rediras-tu pas un jour? Embrasse-moi, et laisse-moi aller seule au jardin, toute seule, entends-tu? depuis six mois, n'ai-je pas eu le temps d'étudier et de savoir par cœur les moindres détails du chemin qui m'y conduit? J'en connais mieux que toi les plus petites sinuosités, je sais même où il faut lever le pied pour ne point se heurter à une plate-bande et où je puis rencontrer un arbre. »

En achevant ces mots, elle appela le petit chien Flock, sortit, et marcha seule, sans hésitation apparente, d'un pas ferme et tout droit, jusqu'à un banc exposé au soleil, sur lequel la famille venait s'asseoir chaque après-midi.

Marthe la suivit des yeux, et quand elle l'eut vue bien installée sur le banc, elle reprit son travail.

Une demi-heure après, le petit chien, haletant, éperdu, et dans une agitation extrême, accourut au logis, et se mit à tourner autour de Marthe, qui le repoussa sans détourner les yeux de dessus son travail. Flock la tira par sa robe, aboya et sauta sur ses genoux sans qu'elle y prit garde, car elle était habituée aux caresses pétulantes du petit terrier, chaque fois qu'il la retrouvait après une absence si courte qu'elle eût été.

M. d'Aubencourt survint en ce moment; alors ce fut à lui que le chien s'adressa. Il le prit par le pan de sa redingote, l'attira vers la porte, fit quelques pas dehors, et finit par attirer l'attention de son maître.

« Où donc est Marguerite? demanda M. d'Aubencourt. »

A ce nom, Flock aboya, et redoubla d'instance pour amener dehors son maître.

« Ma sœur est là-bas dans le jardin, assise sur le banc, répondit Marthe sans lever les yeux.

— Je ne la vois pas. »

A ces paroles, Flock, qui tenait ses yeux noirs attachés sur M. d'Aubencourt, partit avec la rapidité d'une flèche vers le bois, revint aussitôt, et recommença la même course.

M. d'Aubencourt se sentit pris d'inquiétude; il suivit précipitamment le chien, qui le conduisit à l'extrémité du jardin.

Là, M. d'Aubencourt, sur le bord de la fontaine, trouva Marguerite évanouie, et les vêtements trempés.

Il la prit dans ses bras, la rapporta au logis, et tandis que sa mère et sa sœur la changeaient de vêtements, il chercha à lui faire reprendre connaissance à l'aide de cordiaux.

Marguerite se ranima peu à peu, se mit sur son séant, ouvrit les yeux et jeta un cri.

« Mon père, je vous vois! »

M. d'Aubencourt crut d'abord que le délire faisait ainsi parler la jeune fille, mais elle lui sauta au cou, l'embrassa en sanglotant, et se dirigea vers sa mère et vers sa sœur; elle les étreignit passionnément dans ses bras.

« Je vous vois aussi, ma mère! je te vois aussi, ma sœur! Oh! comme tu as grandi depuis que mes yeux n'ont pu te voir! ta robe est rose, celle de ma mère est bleue! Ah! que je suis heureuse! »

Et vaincue par l'émotion, elle retomba évanouie. Heureusement, cet évanouissement ne dura point longtemps.

Quand elle fut bien revenue à elle, et qu'elle eut

retrouvé un peu de calme, elle raconta qu'après être restée environ dix minutes assise sur le banc, le soleil lui tomba d'aplomb sur le visage et l'incommoda. Alors elle se sentit prise d'un désir invincible de se promener seule, et d'aller jusqu'au petit bois.

« Je marchai d'abord en tâtonnant et avec hésitation, dit-elle. Mon pied interrogeait craintivement le sol, et mes mains palpaient chaque arbre et chaque buisson; je m'aidais en même temps de mes souliers. Voyant que rien de fâcheux ne m'arrivait, je m'enhardis et marchai résolument. J'atteignis ainsi le petit bois; guidée par le murmure de la fontaine, je gagnai sans encombre le bord de l'eau; le gazon y est épais et doux, l'ombre des arbres m'abritait contre le soleil; je voulus m'asseoir en ce bon endroit. Tout à coup mon pied heurta une racine, je tombai les mains étendues en avant. Je cherchai à me relever, je m'orientai mal, et je roulai dans la fontaine. »

« Oh! alors, ma terreur ne saurait s'exprimer. Trois fois j'allai au fond; la respiration me manquait, mes forces défailaient, un horrible bruit bourdonnait dans mes oreilles..... En ce moment j'entendis les jappements de Flock; la fidèle petite bête aboyait avec acharnement et m'appelait. Guidée par sa voix, je fis un mouvement vers lui; j'étendis les mains par un effort désespéré; une branche d'arbre qui s'étendait au-dessus de l'eau toucha mes mains; je la saisis; je pus alors sortir à moitié de l'eau; je gagnai péniblement la rive, et puis je ne sais plus rien!... Je me suis retrouvée près de vous! Je vous vois! mes yeux ont recouvré la vue! que Dieu soit béni pour sa miséricorde! »

« Mon enfant, dit M. d'Aubencourt, quand ses larmes lui permirent de parler, Dieu a opéré en ta faveur un miracle. La violente émotion que t'a fait éprouver le péril que tu as couru, a dissipé la congestion cérébrale déjà, sans doute, en voie de guérison, qui te privait de la vue, et paralysait le nerf optique. Jusqu'à un certain point, la science peut expliquer ta guérison; aussi vais-je exiger de toi d'excessives précautions pour ne point compromettre le bienfait inespéré que nous recevons du ciel; il faut, mon enfant, que tu me laisses couvrir tes yeux d'un bandeau; chaque jour je le rendrai moins épais, et finira par le faire disparaître. Tes yeux, si longtemps étrangers à la lumière, doivent s'y habituer graduellement, et en éviter le premier choc qui pourrait leur être fatal. Allons, ma pauvre fille, redeviens aveugle, mais cette fois, ce n'est pas pour longtemps. »

Marguerite se soumit avec résignation au désir de son père, et peu à peu cédant à l'extrême fatigue et aux poignantes émotions qu'elle avait éprouvées, elle ne tarda point à s'endormir d'un profond sommeil.

Alors M. d'Aubencourt emmena madame d'Aubencourt à l'écart, et lui dit :

« Ma chère amie, veillez avec sollicitude sur notre fille; prolongez son sommeil aussi longtemps que vous le pourrez, évitez-lui les moindres émotions; une secousse imprévue, une crise nerveuse pourraient non-seulement la priver de nouveau de la vue, mais encore compromettre sa vie.

— Oh! que me dites-vous là, mon ami!

— Je pars à l'instant pour Paris; je ramènerai avec moi le docteur \*\*\*, mon maître; ses conseils



me sont nécessaires dans le trouble où je me sens. Adieu ! à bientôt.

— Adieu, et que le ciel veuille sur nous ! murmura madame d'Aubencourt, en suivant des yeux son mari qui montait précipitamment en voiture, et qui s'éloignait de toute la vitesse de ses chevaux.

IX

# LA FIN.

Marguerite avait subi tant de secousses physiques et morales qu'on craignait, pendant plus d'une semaine, pour sa vie et qu'il fallut les soins de son père, la sollicitude du célèbre médecin, que ce dernier avait été chercher, et la tendresse infatigable de sa mère et de sa sœur, pour triompher de la fièvre ardente et du délire auxquels elle était en proie.

Enfin, peu à peu, la convalescence arriva ; la convalescence plus douce peut-être que la santé ! la convalescence qui entoure de tant de bonnes sensations le malade qui se sent renaître à la vie !

Marguerite, quoique pâle et faible encore, était bien heureuse, je vous l'assure. Elle voyait maintenant ! Elle contemplait avec un bonheur ineffable son père, sa mère, sa sœur, ses amis, elle ne pouvait se lasser de regarder avec attendrissement sa chambre, le jardin, la maison, les meubles, les moindres objets qu'elle avait crus si longtemps devoir à jamais rester étrangers à ses regards ! Elle retrouvait son petit chien Flock avec ses yeux semblables à des perles de jais ; son minois, ses longs poils soyeux et ses bonds pétulants.

Flock était devenu l'ami du lézard avec lequel il avait fait une si brutale connaissance. C'était lui maintenant qui subissait les volontés et les caprices de son exigeant compagnon.

Jacques, qui prisait par-dessus toutes choses la chaleur, se blottissait sous le ventre laineux de Flock, couché au pied du lit de Marguerite. Il ne fallait point que le roquet bougeât, car son hôte se fâchait, faisait le gros dos et même au besoin pinçait entre ses dures mâchoires les toutes petites pattes du chien. Celui-ci le laissait faire avec la douceur que les animaux témoignent aux êtres plus faibles qu'eux ; il se contentait de retirer sa patte et de pousser un petit cri quand son colérique ami le pinçait trop fort.

Il est vrai de dire que le lézard ne restait point avec Flock en arrière de bons offices. Quand une mouche importune le harcelait et le piquait de çà et de là, comme ce n'est que trop l'habitude des insectes de cette espèce, le lézard, par un bond aussi rapide qu'inattendu, se ruait sur la mouche et la saisissait en moins de temps que je ne mets à vous le dire. Après quoi, il la croquait et se replongeait au plus profond du poil de son ami.

Lorsque Marguerite put quitter sa chambre et recommencer ses promenades dans le jardin, il n'y eut plus que du bonheur au logis de M. d'Aubencourt.

Marguerite voulut se faire un herbier des fleurs d'automne. Elle demanda à son père de lui nommer celles que, cette fois, elle recueillait chaque jour elle-même et qu'elle pouvait considérer à loisir. Je vous laisse à penser si son père se complit à satisfaire cette fantaisie et si Marthe se prêta à seconder sa sœur.

La nature prodigue à l'automne ses plus char-

mantes fleurs champêtres, comme une mère qui va se séparer de son enfant pendant de longs mois, le comble de ses dons les plus précieux.

« Mon père, demanda Marguerite un soir que la famille, après le dîner, se tenait rassemblée autour de la cheminée, où, pour la première fois, on avait allumé un grand feu clair et flambant, quelle est cette plante qui ressemble à une longue chenille, qui rampe comme elle, et que termine une petite grappe de fleurs jaunes ?

— Mon enfant, c'est le sénevê.

— Et celle-ci, dont les fleurs sortent régulièrement de dessous deux larges feuilles, le long d'une tige forte et un peu laineuse ?...

— On la nomme la menthe-pouillot. Quand on la broie entre les doigts, elle exhale une odeur assez vive. Mets une de ses feuilles sur ta langue.

— Elle y cause une sensation de fraîcheur.

— Voyons ! dit Marthe, qui se hâta de répéter l'expérience. En effet, elle me fait froid à la langue, mais elle me pique aussi.

— La menthe-pouillot était le parfum favori de Marie de Médicis ; l'alchimiste Pouillotti en préparait chaque année de grandes quantités pour la reine, avec laquelle il était venu d'Italie en France. Non-seulement il en extrayait de l'essence, mais encore il en préparait des infusions aux lotions desquelles la belle souveraine, si souvent peinte par Rubens, devait, disait-on, la fraîcheur et l'éclat de son teint. Quand Richelieu l'eut bannie de France, il dit en souriant amèrement ce mot cruel :

« La menthe-pouillot sera à bon marché désormais ! »

— Quant à l'anneau de Salomon, que voici, dit Marthe, je le sais sur le bout du doigt, car tu m'as conté son histoire l'année dernière ; je le reconnais à la forme oblongue de sa feuille, qui ressemble à un des sceaux du moyen âge qui se trouvent fixés par un ruban de soie aux parchemins que tu conserves avec soin dans ta bibliothèque. Est-ce à la forme de ses feuilles, est-ce à des propriétés médicinales qu'il doit son nom ? car, si je m'en souviens bien, on l'employait autrefois pour les jugements de Dieu, dans les Flandres. On le faisait prendre en infusion aux accusés ; s'ils n'en éprouvaient point de malaise, on les proclamait innocents ; le rejetaient-ils, on les déclarait coupables.

— Prends un couteau et coupe en rondelles la racine de cette plante, et regarde-la !

— Oh ! quelles bizarres figures j'y vois ! On dirait les caractères fantastiques d'un alphabet inconnu.

— Eh bien ! mon enfant, ce sont sans doute ces lignes bizarres qu'on a prises au moyen âge pour des caractères magiques et qui lui ont fait donner le nom d'anneau de Salomon. Salomon alors passait pour le prototype des magiciens. J'ai, du reste, retrouvé une pareille superstition chez les Arabes, qui, lors d'une invasion de sauterelles, me montraient les taches brunes imprimées sur les ailes de ces insectes, et me disaient que c'étaient des caractères signifiant :

« Je suis la colère d'Allah ! »

— Voici la marjolaine, n'est-ce pas, mon père ? demanda Marguerite.

— Oui, et à côté d'elle je vois la luzerne odorante, l'argentine, le mouron, la cymbalaire aux fleurs d'un jaune pâle, et aux feuilles finement découpées ; l'herbe de Saint-Jean exhale un arôme charmant, et possède un goût un peu amer. On peut l'employer effica-



cement pour guérir les premiers rhumes que cause l'automne.

Cette grande feuille appartient au velar; tu viens de laisser tomber l'ivraie. Regarde-la bien; son épi est denté et sa tige roide, au moins dans le haut. L'ivraie passe pour un poison; elle a causé souvent des accidents d'un caractère tout particulier.

L'année dernière je fus appelé chez un malade qui, le soir, en rentrant chez lui, avait été pris d'un délire singulier. Je le trouvai sans fièvre, et cependant en proie à une vive agitation. Il se promenait à grands pas, il prétendait voir des oiseaux noirs qui volaient autour de lui. Quand je voulus le faire asseoir, il se releva tout à coup brusquement de sa chaise en prétendant qu'il voyait un gros chat qui le menaçait de ses ongles; je lui prescrivis quelques calmants; il s'endormit, et le soir à son réveil, il se trouvait complètement débarrassé de ses visions. Il me restait à en connaître la cause. Après avoir longtemps pressé de questions le malade, il finit par se rappeler qu'il avait, en revenant à sa ferme, arraché, sur le bord d'un champ, un brin d'herbe, qu'il l'avait pris dans ses lèvres, qu'il l'avait mâché et même sucé jusqu'à sa rentrée au logis; peu à peu il avait senti sa tête s'alourdir et ses idées se troubler.

Je cherchai dans la chambre, et je finis par y trouver les restes d'une tige d'ivraie. Tout alors s'expliqua pour moi.

— Voilà une vilaine plante à laquelle je me garderais bien de toucher, dit Marthe en étalant sur le papier buvard rose de l'herbier de sa sœur une plante à tige fière, haute, robuste, ligneuse, qui ressemblait à une branche d'arbuste et dont un velouté blanchâtre recouvrait les belles feuilles.

— Quel nom faut-il inscrire au-dessous de cette plante qui porte une véritable couronne de fleurs rouges?

— Si tu veux ses noms scientifiques, mets : *Anchusa* ou *Buglosse*; si tu veux ses noms populaires, écris : *langue-de-bœuf* ou *réveille-matin*.

— Pourquoi ces singuliers noms?

— On l'appelle *langue-de-bœuf* à cause de la forme de ses feuilles, et *réveille-matin* à cause de la légende suivante qui a cours dans nos campagnes.

« Un jour saint Nicolas rencontra une petite fille qui s'en allait à l'école, son panier sous le bras, et qui pleurait. Le saint se sentit ému du chagrin de l'enfant et lui en demanda la cause.

— Ah! répondit-elle, c'est que je me suis encore éveillée trop tard aujourd'hui! Quand j'arriverai à l'école, ma maîtresse me grondera et m'accusera de paresse. Et cependant, Dieu sait que ce n'est point ma faute. »

Le saint passa sa main bénie sur les cheveux blonds de la petite fille, et lui dit :

« Tu ne seras point grondée, car je viens de retarder non-seulement l'horloge de ta maîtresse d'école, mais encore toutes celles du pays. Voilà pour aujourd'hui. Pour demain et pour les autres jours, prends cette plante, mets-la au chevet de ton lit et demande à ton bon ange de t'éveiller. »

Il arracha une branche de buglosse, fit dessus le signe de la croix, la donna à sa petite protégée et disparut.

Comme l'enfant raconta à tout le hameau l'apparition du saint, et que désormais elle arriva toujours la première à l'école, la plante prit le nom de *réveille-matin*. Quand on veut se lever de bonne heure dans les villages de la Flandre, on en place une tige à son chevet.

— Voici mon herbier des fleurs d'automne à peu près complet, dit Marguerite.

— L'herbier est complet, puisque j'ai recueilli les plantes du printemps, fit observer Marthe.

— Oni, répliqua Marguerite, je les vois là desséchées. Mais grâce à la bonté divine, au printemps prochain je pourrai les admirer vivantes, fraîches, belles, dans les lieux où la nature les sème avec tant de prodigalité! Que Dieu en soit béni à tout jamais, car maintenant je vois!... »

SAM.

## LES QUATRE LEBRUN

### EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE NOVEMBRE

Charles Lebrun naquit à Paris en 1619. Comme presque tous les grands peintres, il montra de très-bonne heure des dispositions pour l'art qui devait l'illustrer, et le chancelier Séguier, qui s'intéressait à tout ce qui tenait un pinceau, le plaça dans l'ate-

lier de Simon Vouet, l'un des grands maîtres du temps. Il s'y trouva avec Mignard et Lesueur. Un autre peintre, dont les œuvres pleines d'idées et de sentiment sont encore la gloire de la France, Nicolas Poussin, distingua les premiers essais de Lebrun;



il le traita en élève, en ami, l'entraîna à Rome, et c'est à cette précieuse amitié, à ces communications intimes avec un homme de génie que Lebrun dut le talent le plus complet qui puisse se trouver au second rang. Il revint à Paris en 1648; il y exécuta des tableaux pour Notre-Dame, une partie des peintures de l'hôtel Lambert, et presque toutes celles qui ornaient le château de Vaux, cette belle résidence qui fut une des causes de la chute de Fouquet. La disgrâce du surintendant ne nuisit point à la fortune de Lebrun : Colbert remplaça pour lui Fouquet, et lui procura toute la faveur de Louis XIV. Ce fut sous les yeux du roi qu'il exécuta le beau tableau, si bien groupé, la *Famille de Darius*. Le plus vaste ouvrage qui soit sorti du pinceau de Lebrun, est la galerie de Versailles, où il représenta l'histoire de Louis XIV, depuis sa majorité jusqu'à la paix de Nimègue. Les grâces de cour pleuvaient sur lui. Il avait presque, dans le domaine des arts, la puissance d'un ministre; on lui doit la création de l'école française de Rome; mais toute faveur n'a qu'un temps; Colbert mourut; la cour, c'est-à-dire le roi, prit plaisir aux travaux de Mignard, on confia à celui-ci de grands travaux; Lebrun, affligé, découragé, cessa de se présenter devant le roi; il fut vite oublié, et il tomba dans une sombre misanthropie qui le conduisit au tombeau. Il mourut en 1690.

Ses principaux tableaux sont *le Christ aux Anses*, la *Madeleine*, les *Batailles d'Alexandre* et la *Défaite de Mazarin*.

Ponce-Denis-Écouchard Lebrun, qu'on a surnommé le *Pindare français*, naquit à Paris en 1729; il fut élevé par les soins du prince de Conti, et, de bonne heure, le succès de ses études au collège Mazarin, les premiers essais d'une imagination brillante promirent à la France un poète de plus. Le prince de Conti, qui continuait à s'intéresser à lui, lui donna la place de secrétaire de ses commandements, et, débarrassé de tout souci de fortune, Lebrun, sous la direction de Louis Racine, qui l'avait pris en amitié, put cultiver ses talents poétiques. Peu d'hommes réunirent autant de conditions de bonheur, et peu d'hommes répondirent plus mal aux bontés de la Providence. Ses vers étaient applaudis; il avait une femme aimable, vertueuse, spirituelle; sa position était indépendante, et pourtant rien ne put adoucir son humeur âpre et bilieuse. Les moindres critiques de ses émules le mettaient en fureur, et il s'en vengeait par des épigrammes sanglantes; la vertu de sa femme, le bonheur qu'elle lui donna pendant plusieurs années ne le rendirent pas meilleur époux; il la quitta, plaida contre elle, et la force de la vérité obligea sa propre mère à déposer contre lui dans le procès de séparation. Il perdit sa cause, et sa muse irritée, mise au service de ses passions, accabla de ses vers acérés les juges, les témoins et la malheureuse épouse elle-même. Ingrat envers la société qui l'avait comblé de faveurs, il fut un des partisans les plus exaltés de la révolution, oubliant sans doute que les princes, et particulièrement Louis XVI, n'a-

vaient cessé de le protéger de la manière la plus flatteuse et la plus délicate. Il fut le poète de la démagogie; la Convention, reconnaissante, le logea au Louvre; mais ses opinions se modérèrent avec le temps, et le Consulat le trouva tout prêt à brûler de l'encens aux pieds de ceux qui disposaient du pouvoir. Il devint aveugle à la fin de sa vie, et il mourut dans un âge avancé, en 1807.

On ne peut lui refuser de grands talents; il possédait la science des vers, l'énergie, l'enthousiasme, et ce qu'on appelle la couleur poétique, mais son élévation tient quelquefois de l'enflure; l'impétuosité ternit l'éclat de ses odes, la sensualité souille ses poésies légères. Il excella dans l'épigramme; en voici un exemple :

« On vient de me voler...  
— Que je plains ton malheur!  
« Tous mes vers manuscrits.  
— Que je plains le voleur!

Charles-François Lebrun naquit à Saint-Sauveur-Laudelin en 1739; il fut d'abord avocat au parlement de Paris; le chancelier Maupeou l'attacha à son cabinet, et il partagea la disgrâce de ce ministre. Député aux états généraux, il se distingua par des travaux sur les finances, puis il présida le directoire de Seine-et-Oise. Il fut incarcéré pendant la terreur, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Élu membre du conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer dans cette assemblée par ses talents et sa modération. Après le 18 brumaire, il fut nommé troisième consul, et s'occupa exclusivement de finances. Sous l'empire, Napoléon le créa duc de Plaisance, architecte et administrateur général de la Hollande. Il adhéra au retour des Bourbons. Les lettres l'occupèrent une grande partie de sa vie; on a de lui une bonne traduction de la *Jérusalem délivrée*, et une traduction plus élégante que fidèle de l'*Iliade* et de l'*Odysse*. Lebrun faisait partie de l'Institut et de la chambre des Pairs. Il mourut en 1824, laissant le souvenir de services réels sous tous les gouvernements qui avaient passé tour à tour en France, et d'un caractère juste et modéré.

Lebrun (Antoine), le seul de nos homonymes qui soit encore vivant, naquit à Paris en 1785. A douze ans, une tragédie de *Coriolan* attira sur lui l'attention de François de Neufchâteau, qui le protégea chaleureusement, et que, par une coïncidence bizarre, il remplaça à l'Académie. Des odes, une pastorale dramatique intitulée *Pallas, fils d'Evandre*, rendirent son nom cher au public, et la belle tragédie de *Marie Stuart*, qui est restée au théâtre, mit le sceau à sa réputation. Enthousiaste de la gloire impériale, il ne la chanta cependant qu'après sa chute; mais alors sa *Jeanne d'Arc*, son *Super flumina Babylonis*, son poème du 5 *Mai*, lui coûtèrent une place qu'il occupait au Havre. Dans un concours académique qui avait pour sujet *le Bonheur que procure l'étude*, il l'emporta sur Victor Hugo et Casimir Delavigne. A son tour, il fut protecteur d'un poète, de l'infortuné Hégésippe Moreau.







## Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29<sup>e</sup> année Décembre 1861

Bruxelles Desobry, Rue du Commerce 10<sup>e</sup> Port. - Le Galigny

N<sup>o</sup> 171

Amsterdam Deisterboeg, Nieuwenhof 1<sup>er</sup> Over S<sup>te</sup> Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid







## BIBLIOGRAPHIE



### DE LA VIE DE FAMILLE ET DES MOYENS D'Y REVENIR.

PAR M<sup>me</sup> M. DE MERCEY.

La situation difficile où se trouve la société, éervée qu'elle est par le luxe, minée par l'égoïsme, abaissée par les goûts matériels, cette situation qui fait réfléchir et frémir, suscite à chaque instant autour de nous de bons livres, de salutaires écrits, ainsi que dans les temps des grandes épidémies, on voit surgir de toutes parts des conseils et des remèdes, et il ne manque peut-être aux malades que la force et le courage de s'en servir.

Nous ne comparons pas, certes, le livre de madame de Mercy, à un remède de bonne femme; noblement pensé, noblement écrit, il tiendra une belle place dans les bibliothèques, et il fait honneur à la femme distinguée qui en a conçu la pensée. Mais après avoir lu ces conseils excellents, qui témoignent à la fois d'une grande connaissance de la société vivante, et d'une grande familiarité avec les meilleurs écrivains, après avoir loué et admiré l'esprit chrétien qui anime ces pages, et qui n'en exclut ni la grâce, ni l'atticisme, nous nous sommes dit avec chagrin : « Ce livre est bon, mais à qui profitera-t-il ? Le remède est bon, mais les malades, infatués de leur maladie, ne veulent pas guérir ! »

Cependant le public d'élite auquel nous nous adressons est fait pour comprendre ce livre, pour s'en appliquer les conseils, et en nous rappelant quelles sont celles qui nous lisent, nous nous sentons encouragée à parler.

Madame de Mercy, afin de jeter sur son sujet un coup d'œil plus étendu, remonte au temps où la famille formait la base de l'édifice social; elle contemple avec amour les siècles où, dans l'autorité du père, on reconnaissait celle de Dieu; où, dans l'union des époux, on saluait l'union de Jésus-Christ et de son Église. De beaux souvenirs se pressent sous sa plume : elle montre la piété, l'honneur, la loyauté, la courtoisie des anciens jours, et elle en vient avec regret à la peinture des mœurs de notre époque; l'indépendance et la personnalité ont pénétré dans le sanctuaire de la famille, et ont fait fléchir les anciennes traditions de respect, d'autorité et de tendresse austère et vive à la fois.

C'est là la première partie de l'ouvrage; la seconde est consacrée aux moyens de revenir à la vie de famille. Le premier moyen, c'est la piété qui est un lien si puissant entre les âmes, puis la simplicité de la vie et des habitudes, la fuite de l'ostentation et du

fastes, qui est certainement un des meilleurs moyens de rapprocher les membres d'une même famille; puis la confiance qui initie les enfants aux désirs, aux joies, aux chagrins de leur père et de leur mère, la femme aux préoccupations de son mari, et qui cimenter l'union des cœurs et des intérêts, et enfin, la liberté et la gaieté, qui rendent l'intérieur aimable et cher. Le dernier chapitre nous a surtout paru remarquable; il porte l'empreinte d'une indulgence et d'une bonté tout à fait sympathiques. Jugez-en :

« Voyez autour de ce foyer parcimonieusement réglé, dans cette chambre aux tentures fanées et aux meubles rares, un essaim d'enfants s'ébattre gaiement entre un père qui les excite et une mère qui sourit à leurs jeux. Vous apercevez bien qu'il y a là de la gêne et de la souffrance, mais cette gêne ne vous fait pas peur, et cette souffrance ne vous semble pas dure à porter; vous ne pouvez ignorer qu'on se sèvre là de ce que le monde appelle les douceurs de la vie, et cependant vous y trouvez de la douceur et de la vie. D'où vous viennent ces impressions? Oh! je le sais bien, elle vous viennent de cette gaieté des enfants, de ces encouragements paternels, de ce sourire de mère; vous comprenez que ce foyer mal éclairé soit aimé, que cette chambre dépouillée soit enviable, et vous vous dites : La fortune pourrait augmenter cette joie, mais elle ne saurait la faire naître seule.

» Voyez maintenant autour de cet être aux gais petillements, dans ce salon commode, spacieux et élégant, ces enfants prétentieux, se boudant entre un père raide et mécontent et une mère ennuyée. Vous apercevez bien qu'il y a là de la fortune et du bien-être, mais cette fortune vous lasse et ce bien-être vous écrase; vous ne pouvez ignorer qu'on jouit là de ce que le monde appelle les douceurs de la vie, et cependant vous n'y trouvez ni vie ni douceur. D'où vous viennent ces impressions? serait-ce, comme l'ont présumé certains moralistes, qu'avec la fortune point de paix ou de bonheur? Nous ne le croyons nullement. Là même, la fortune a combattu de son mieux ce poids qui vous oppresse, et ce poids, nous le connaissons bien, c'est la tristesse des enfants, la raideur paternelle et le dégoût de la mère. Vous comprenez que ce foyer brillant ne soit pas aimé, que ce salon luxueux soit délaissé, et vous dites : J'aimerais mieux une pauvreté gaie!

» Pensez-vous maintenant que la gaieté soit si peu de chose pour le bonheur de la famille? et ne croyez-vous pas, d'autre part, la vertu même et la vie de famille étroitement liées à son bonheur? Quand un jeune homme s'éloigne d'un foyer sombre et triste pour se jeter au milieu des scintillements variés et séduisants de la ville, et de Paris surtout, l'on peut parier, sans crainte de perdre, hélas! que dans son



âme les clartés coupables triomphent des ténèbres vertueuses. Lorsqu'une jeune fille, du sein des tristesses sévères de sa famille, entrevoit la figure souriante du monde ou les flammes fantastiques du roman, il est fort à craindre qu'elle ne donne tête baissée, en haine de la monotonie de sa première vie, dans les scandales de l'un, dans les entraînements de l'autre. Pour tous, il est à redouter que le toit paternel soit sans prestige, et sa lumière sans rayonnement.

» On ne mène pas la jeunesse par la raison pure, on la conduit rarement par la piété seule, et la piété, d'ailleurs, se nourrit d'une sainte joie, comme elle s'abreuve dans les saintes larmes; et la piété, celle même du disciple bien-aimé, veut trouver au dehors des soulagements et des secours. On se rappelle cette histoire conservée par la tradition : Saint Jean apprenant une perdrix, et répondant au spectateur étonné que son esprit, pas plus que l'arc du chasseur, ne pouvait constamment demeurer tendu.

» Ne refusons pas la perdrix à l'âme de nos enfants. Si nous voulons leur inspirer bien avant dans le cœur des sentiments de fils et de frères, employons le borin de la gaieté; non pas de cette gaieté qui sort par éclairs brillants, mais courts, d'un ciel couvert, pour retomber dans des nuages plus épais encore, mais servons-nous de cette sérénité constante et gracieuse qui ne nous cause ni éblouissements ni regrets.

» Les parents auront beau organiser, à des intervalles plus ou moins réguliers, des parties de plaisir, des réunions et des fêtes, s'ils ne joignent à cela dans l'habitude la franche liberté du rire et de la causerie. Ils auront beau commander la joie à un moment donné, comme la manœuvre à l'heure de l'exercice : ils n'aboutiront qu'à ajouter un dégoût de plus à l'ennui habituel.....

» Une véritable et constante indulgence, un retour sur ses jeunes années dans l'appréciation de celles d'autrui, surtout une grande liberté dans les rapports intérieurs, dans les conversations et dans les jeux; tels sont pour les parents les points capitaux de la réussite.

» Nous l'avons dit, nous le disons encore, nous sommes de conviction et de cœur, un faible mais sincère défenseur de l'autorité. Autant cependant nous pensons qu'elle doit être ferme, inflexible quelquefois pour une faute, autant nous croyons que pour le bonheur intérieur, elle doit pardonner les manquements, les oublis et les accidents; sans cela une crainte soupçonneuse et servile s'introduit dans l'âme des enfants; ils ploient sous le poids d'une timidité défiante et excessive; la crainte d'une involontaire culpabilité plane sur eux comme un oiseau de proie sur la couvée; plus de liberté, plus d'abandon, partant plus de joie..... »

Nous voudrions copier tout ce chapitre plein d'un si grand sens et d'une si parfaite bonté; c'est un échantillon de l'ouvrage, qui est marqué tout entier au coin de l'esprit du meilleur aloi, et du cœur de la meilleure trempe. Sans doute, il ne régénérera pas le monde, qui n'écoute guère les voix douces et modestes, mais il sera apprécié par les penseurs, il fera du bien dans quelques familles, il conseillera à ceux-ci la piété, à ceux-là la confiance et l'abandon, à d'autres un peu d'enjouement, il sera aimé comme

un ami fidèle; j'imagine que l'auteur ne demande pas davantage. (1) M. B.

## LE PETIT ROI

Par M<sup>me</sup> FANJAT DE PAUCELLIER (2).

Robinson Crusôé a eu beaucoup d'enfants, et ce nouveau livre est encore un des rejetons de ce tronc vigoureux, une des manifestations de cette idée neuve et puissante qui a si fortement ému les jeunes imaginations, qui a passionné les pères et les fils. Ce n'est plus comme dans le *Robinson suisse* une famille entière jetée sur une côte déserte, les enfants s'éclairant de l'expérience du père, abritant leur faiblesse sous la force et la science de l'homme fait, que les livres et le malheur ont instruit; le *Petit Roi* est un enfant lui-même, chef d'une colonie d'enfants qu'il protège et soutient au milieu des solitudes où un accident de mer les a jetés. Il est leur roi parce qu'il est le plus fort et le plus doux, le plus intelligent et le plus laborieux, il est leur roi parce qu'il les a soutenus et consolés, il est leur roi parce qu'il en est aimé.

Ce sujet a été traité avec talent par madame de Paucellier; elle s'est abstenue avec trop de sobriété peut-être de ces détails qui intéressent toujours les jeunes lecteurs : beautés de la nature des tropiques, travaux des colons, heureuses découvertes qui servent à assurer leur existence; ces détails eussent donné à son travail plus de couleur et plus de perspective à la fois; néanmoins il est d'une lecture attachante, et nous le recommandons sans réserve aucune aux jeunes frères de nos lectrices.

## DU BON LANGAGE

ET

### DES LOCUTIONS VICIEUSES ET TERMES À ÉVITER

Par M<sup>me</sup> la comtesse DROHOJOWSKA (3).

Si ce livre répondait à son titre, il n'en serait point de plus recommandable. Vous indiquer les bons termes, vous prémunir contre de mauvais, c'est là un service s'il en fut, et, sans admettre que bien parler soit déjà bien agir, ni que le style soit l'homme même (deux propositions un peu trop générales), on ne peut méconnaître l'utilité d'un guide qui montre en cette matière la route à suivre et surtout les écueils à fuir. Mais tenir les promesses d'un pareil programme est

(1) A Lyon, chez Girard et Josserand, libraires-éditeurs, place Bellecour, 30. Un beau volume, prix 3 fr. 50.

(2) Chez Lethielleux, rue Bonaparte. Un petit volume, prix, 1 fr. 50 c.

(3) Paris, Victor Sarlit, rue Saint-Sulpice, 25.



difficile. Madame Drohojowska ne l'a pas rempli, il faut le dire, bien qu'il y ait beaucoup de bon dans son livre.

Son plus grand tort est qu'il procède moins de la plume que des ciseaux. Deux morceaux de Labrüyère et de madame de Maintenon; un dictionnaire des synonymes emprunté à Boiste, qui l'avait tiré d'ailleurs; des paronymes et des homonymes pris à la même source; vingt pages puisées dans une grammaire; beaucoup d'extraits de M. Wey qu'elle nomme et de M. Rozan qu'elle ne nomme pas, voilà ce qui constitue en majeure partie, c'est-à-dire à un petit nombre de pages près, l'ouvrage de madame Drohojowska.

D'un autre côté, plusieurs passages dus à l'auteur et plusieurs de ceux mêmes qu'il s'approprie, appellent, de la part des juges les mieux disposés, de fortes critiques.

Un chapitre intitulé : des Proverbes, et qui commence par la sage recommandation d'en user modérément, annonce le projet d'expliquer le sens des plus usités. On est tout surpris d'y lire : « PAUVRE COMME JOB. Figure tirée de l'Histoire Sainte. » « LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS. Excellente recette morale. » « TEL MAÎTRE, TEL VALET. Sage maxime que tout le monde devrait méditer. » « UN SYCOPHANTE. C'est un imposteur, un calomniateur. » Ces articles, transcrits textuellement, ne donnent pas la moindre explication ! Dans : « TOMBER DE CHARYBDE EN SCYLLA. Éviter un écueil pour en rencontrer un autre. » L'expression est expliquée, mais en avait-elle bien besoin ? Puis l'auteur retombe dans ses définitions qui n'en sont point, entremêlées avec des proverbes qui n'en sont guère. « VIEUX COMME HÉRODE. Quelques étymologistes pensent qu'on a d'abord dit comme Hérodote, le plus ancien des historiens. » « SEMPRE. Devise de la maison de Médicis, etc. » « LE RANZ DES VACHES. Chant national de la Suisse, etc. » « JOUER A COLIN-MAILLARD. Un illustre guerrier du pays de Liège, etc. » Et une douzaine du même genre, plus une étude sur les noms bibliques, qui se trouve rentrer aussi, sans que l'on aperçoive comment, dans la sphère du chapitre proverbes, duquel il s'agit.

Les conseils de madame Drohojowska, en fait de prononciation d'abord, de diction ensuite, laissent de

même beaucoup à désirer. Et cela à commencer par ce mot de désirer qu'elle recommande d'écrire sans accent, de peur que l'on ne croie que son étymologie est *ira*, ire, racine d'irascible. Il faut se garder de prendre au sérieux ni cette règle, ni son prétendu motif. « *Démanger, aïsse, torisse, tac, arseni, lady Montaiguë, Malbrou*, pour : *démanger, aïs, torys, tact, arsenic, lady Montague, Marlborough*, sont à l'envi toutes prononciations inacceptables. Des expressions : *et puis, ainsi donc, plein de cœur, et pouvoir peut-être*, qui, en une seule page et sans désespérer, sont présentées comme autant de fautes, il n'en est aucune qui ne soit indispensable à l'énonciation précise de telle ou telle idée et qui ne se trouve dans les écrits des maîtres. L'anathème lancé contre les mots : *spasme, angine, hableur pour menteur, fendant pour tranchant, sûr pour aigre*, n'est ni plus fondé ni plus raisonnable. Il y a là un excessif abus du purisme. *Madame votre femme*, très-bon au dix-septième siècle, à l'âge d'or de la langue et des grandes manières pourrait, ce nous semble, continuer à se dire. Enfin, comment ne pas relever d'aussi singulières fautes d'impression que celles-ci : page 86, « *Décider d'une chose c'est en disputer.* » Page 76 : « *NAVIRE, VAISSEAU.* Le second de ces mots ne convient pas quand on veut désigner un bâtiment de l'État. »

Madame Drohojowska (c'est par où se termine cette notice) reproche au calembour d'être fastidieux et, ajoute-t-elle, de *mauvais genre*, à quoi il n'y a rien à objecter; mais qui pourrait le critiquer, reprend-elle, quand il se produit avec à propos et convenance ? exemple ce mot charmant de monsieur de Bièvre pour Marie-Antoinette : *l'univers est à vos pieds*; la reine portait ce jour là des souliers verts. Eh bien ! cette pointe, comme pointe même, n'est pas bonne : l'un-blanc, l'uni-vert ne se dit pas. Sans sortir de la sphère de la Cour, on pouvait mieux choisir, témoin ce jeu de mots pour Louis XVI qui en demandait un sur sa personne : *Sire, vous n'êtes pas un sujet; ou bien encore : Honni soit qui mal y panse*, inscription proposée par Louis XV pour une écurie.

Du bon langage et des locutions à éviter, reste un livre à faire; l'ouvrage actuel n'est qu'un essai.

XXX.

## LA VIEILLE FILLE

Dans la jeunesse on prend de la meilleure foi du monde des résolutions impossibles à tenir; on forme mille doux projets dont pas un seul ne se réalisera peut-être : la jeunesse est l'âge des illusions !

Nous nous étions promis de nous revoir souvent, de nous écrire au moins une fois par semaine, Ernestine et moi; mais, comme il arrive dans la vie, mes occu-

pations de mère de famille ralentirent bientôt ma correspondance; les lettres de mademoiselle de La-prade, sans être moins tendres, devinrent aussi beaucoup plus rares et cessèrent enfin tout à fait; mon amitié n'avait cependant point diminué; je m'informais d'elle à tous ceux qui pouvaient m'en donner des nouvelles. J'appris un jour que le malheur s'était



appesanti tout à coup sur sa famille; la faillite d'un banquier de Valence lui avait enlevé d'abord une partie considérable de sa fortune; et, quelques semaines après, cette charmante Elisa, que j'avais si fort admirée dans sa toilette de noce, mourut à vingt ans, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, en donnant le jour à une pauvre petite fille, si pâle et si délicate qu'on ne croyait pas pouvoir l'élever.

En apprenant cette mort prématurée, je me hâtai de mander à Ernestine toute la part que j'y prenais, et la lettre qu'elle m'écrivit à cette occasion était empreinte d'une affliction si profonde et en même temps d'une si pieuse résignation que je ne pus m'empêcher de pleurer en la lisant. Les années s'écoulèrent, emportant avec elles leur mélange de bonheur et de souffrance. Nous ressemblons, dans le cours de la vie, à ces barques fragiles qui tantôt glissent sans secousse sur les flots d'azur, et tantôt sont ballottées par l'ouragan; l'habileté du pilote consiste à profiter du vent quand il est favorable, et à louver avec prudence quand survient la tempête, qu'il n'a pu prévoir ni conjurer.

J'avais souvent projeté d'aller surprendre mademoiselle de Laprade pour l'embrasser encore une fois avant que la mort vint nous séparer pour toujours ici-bas; mais je n'avais jamais trouvé le loisir d'entreprendre ce voyage. Il arriva cependant que des affaires importantes m'appelèrent à Marseille, et, devant passer par Valence, je résolus de m'y arrêter quelques jours.

Je n'avais plus aucun parent dans cette ville, où j'étais née, où s'était écoulée mon enfance; et, lorsque je descendis à l'hôtel, situé bien près de la maison longtemps habitée par ma famille, personne ne me reconnut et je ne reconnus personne.

Je secouai la poussière de la route, et, sans prononcer une parole, de peur d'éclater en sanglots, je m'acheminai tout émue vers l'habitation de celle que je venais chercher.

C'était par un beau jour d'avril, l'air était tiède et le soleil radieux, les femmes travaillaient sur le seuil de leur porte tout en surveillant leurs enfants qui jouaient dans la rue; elles me regardèrent d'un air curieux, mais pas une ne me soula la bienvenue; j'étais devenue tout à fait étrangère dans mon propre pays!

Arrivée à la maison de madame de Laprade, je tirai en tremblant le cordon de la sonnette. Qui sait, me disais-je, ce qui s'est passé ici depuis tant d'années d'absence, et si la mort n'y a pas fait quelques vides!

Le pas lourd d'une vieille servante retentit dans le vestibule.

« Ces dames sont descendues au jardin, me dit-elle en ouvrant la porte, mais je vais les prévenir.

— Non, je préfère les y rejoindre. »

Elle me regarda avec surprise, parut chercher dans ses souvenirs, et fut sur le point de me nommer; mais, soit que l'âge eût affaibli sa vue, soit qu'elle n'osât pas m'adresser la parole, elle se contenta de se ranger pour me faire place. Je traversai lentement le jardin, livrée à de mélancoliques réflexions.

« Que suis-je venue chercher ici? me disais-je; la joie que je me promettais de cette visite ne se changera-t-elle pas pour moi en amère déception? S'il est doux de se retrouver après quelque temps d'absence,

l'est-il autant de se revoir après une aussi longue séparation? Si l'âme n'a point d'âge, il y a des cœurs qui vieillissent aussi rapidement que les visages. Le sien cependant ne saurait être de ceux-là. »

Comme j'approchais du pavillon, le gazouillement confus de petites voix argentines, puis les cris d'un enfant, bientôt interrompus par un de ces chants monotones avec lesquels les jeunes mères endorment leurs nourrissons, vinrent me frapper de surprise.

« Qu'est-ce donc? me dis-je encore; la maison aurait-elle changé de propriétaire, et qui vais-je trouver ici? »

Je fus sur le point de rebrousser chemin et d'aller prendre des informations; mais l'idée me vint de regarder entre les branches entrelacées d'une vigne, grimpante, et je reconnus Ernestine en bonne santé et le visage calme et serein. Elle était assise près de sa vieille mère qui tricotait des bas, et elle tenait sur ses genoux l'enfant que j'avais entendu crier, tandis que deux petits garçons bien joufflus la tiraillaient par sa jupe, afin de l'obliger à s'occuper d'eux, et qu'une jolie petite fille de huit à dix ans, perchée derrière la chaise, déposait un gros baiser sur ses cheveux grisonnants.

Je l'appelai par son nom, et je la vis soudain tressaillir.

« C'est la voix d'Émilie! » s'écria-t-elle tout émue.

Et, déposant l'enfant dans son berceau, elle courut à moi.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre, et nos pleurs se confondirent un instant.

Quand le premier transport se fut calmé et que j'eus embrassé madame de Laprade :

« Je ne te savais pas mariée? » dis-je à Ernestine.

Elle me sourit avec douceur.

« Est-ce que tu n'aurais pas été la première avet-tie? me dit-elle.

— Si elle ne l'est point, ce n'est point faute d'avoir trouvé de bons partis, dit madame de Laprade, et dernièrement encore, si elle avait voulu agréer les hommages d'un homme riche et distingué de notre connaissance, elle l'aurait rendu bien heureux.

— Je n'en doute point, madame, mais à qui sont tous ces enfants?

— Ce sont ceux de mon frère, qui demeure près d'ici, répondit Ernestine; leur mère est si souvent malade qu'elle est bien obligée de m'en confier le soin; et puis, voici notre Elisa, ajouta-t-elle avec attendrissement en me présentant la jolie brune, c'est mon enfant, à moi.

— Ah! voyez-vous, dit la petite, je suis plus heureuse que les autres, moi; j'ai deux mamans au lieu d'une; maman Elisa dans le ciel et maman Ernestine, que j'aime encore plus, ajouta-t-elle d'un ton câlin. »

L'air commençait à se rafraîchir; nous retournâmes à la maison, Ernestine portant d'un bras le marmot et donnant l'autre à sa vieille mère, la petite Elisa conduisant ses deux cousins.

On envoya chercher mes bagages à l'hôtel, ces dames ne voulant pas, disaient-elles, perdre un seul des courts instants que je pouvais leur accorder.

Nous passâmes des heures délicieuses à nous rappeler les jours de notre enfance; Ernestine avait une gaieté douce et communicative, dont madame de La-



prade elle-même ressentait l'influence, malgré son âge et ses infirmités.

Le dîner fini, on envoya coucher les petits garçons ; ils protestèrent d'abord, mais un coup d'œil de leur tante et la promesse de les envoyer chercher de bonne heure le lendemain les détermina à obéir de bonne grâce.

« Ces pauvres petits sont très-maussades avec leurs parents qui les gâtent, me dit à demi-voix madame de Laprade, mais Ernestine en fait ce qu'elle veut ; c'est elle qui leur apprend à lire et à écrire ; c'est elle qui les soigne, elle est leur mère à tous. »

On annonça madame Dérémiex, et je vis entrer une femme jeune encore, tenant par la main deux petites filles.

« Bonjour, marraine, dit la plus jeune de ces enfants en se jetant au cou d'Ernestine, tandis que sa sœur aînée réclamait aussi sa part de caresses.

— Excusez-moi de venir vous voir si tard, reprit leur mère, mais j'ai un conseil à vous demander. »

Elle l'entraîna au bout du salon et lui parla quelque temps à voix basse.

« Tranquillisez votre cher mari à ce sujet, dit Ernestine en lui serrant la main, pendant qu'elles retournaient auprès de nous, je me charge de cette affaire.

— Ma fille est la providence de tous ceux qui la connaissent, me dit tout bas madame de Laprade ; riches et pauvres réclament constamment ses conseils ou ses services ; presque tous ses revenus sont employés en bonnes œuvres, ce que je ne regrette assurément point ; mais elle se fatigue beaucoup trop pour les autres, on me la tuera, voyez-vous !

— Je l'ai trouvée mieux portante que jamais.

— C'est un miracle, ma chère, mais il ne faut pas tenter Dieu ; déterminez-la à se soigner davantage, je vous prie.

— J'essayerai, » lui répondis-je.

Je m'éveillai de bonne heure le lendemain, et, en ouvrant la fenêtre de ma chambre, je vis trois ou quatre vieilles femmes, deux infirmes et plusieurs enfants assis sur les bancs du jardin. Ernestine, que je croyais encore au lit, parut bientôt sur le seuil de la porte, et distribua à chacun de ces pauvres gens une grosse écuelle de soupe, tout en s'informant de leurs nouvelles et en disant à chacun quelques paroles affectueuses. Elle s'achemina ensuite vers l'église, où elle ne resta pas longtemps, car il lui fallait être de retour pour faire la toilette de madame de Laprade, qui ne voulait recevoir de soins que de sa fille, depuis la mort de sa dernière femme de chambre ; il me sembla que la tendresse de cette mère était devenue fort égoïste ; elle trouvait tant de douceur dans la société d'Ernestine qu'elle ne pouvait s'en passer un instant ; après lui avoir laissé dans la jeunesse plus de liberté que n'en ont d'ordinaire les demoiselles françaises, elle la réduisait, dans l'âge mûr, à une espèce de tendre esclavage que peu de filles de son âge auraient eu la patience de subir ; mais mademoiselle de Laprade acceptait avec courage la contrainte qui lui était imposée, sacrifiant ses goûts et sa volonté, et se soumettant de la meilleure grâce du monde à tout ce qu'on pouvait désirer d'elle. Sa vie entière était consacrée à méditer les vérités éternelles et à mettre en pratique les préceptes divins de la charité. Aussi était-elle aimée et res-

pectée de tous, et il était facile de voir, à la quiétude de son visage, à la limpidité de son regard, à la satisfaction intérieure qui se manifestait dans son sourire, qu'elle avait trouvé la paix du cœur dans cette humble existence, si peu faite en apparence pour son âme ardente et fière et pour son génie actif. Ses chagrins d'orgueil et d'amour s'étaient évanouis comme les songes qui se dissipent au réveil et dont on garde à peine le souvenir ; la prière, le travail et la charité étaient le baume souverain qui avait guéri toutes ses blessures.

Je demurai huit jours auprès d'elle, édifiée par ses vertus, charmée par son esprit et consolée par sa tendresse.

Quatre ans s'écoulèrent encore, pendant lesquels la petite Elisa était devenue presque une grande fille ; sa mère adoptive avait eu la joie de lui voir faire sa première communion. Ernestine s'était beaucoup fatiguée à cette époque, non-seulement à préparer sa chère élève à ce grand acte et à l'accompagner à tous les exercices de la paroisse, mais plus encore à soigner sa jeune belle-sœur, atteinte d'une fièvre maligne, et elle commençait à donner de vives inquiétudes à sa famille quand les premières chaleurs améliorèrent sensiblement l'état de sa santé et lui permirent de reprendre peu à peu ses occupations habituelles.

Un jour qu'accompagnée d'une jeune et robuste servante elle allait porter quelques secours de vivres et de vêtements dans une pauvre chaumière, passant, pour abrégé la route, près d'une mare profonde, entourée de saules aux longs rameaux, elle aperçut, au bord opposé, un enfant de trois ans à peine qui se baissait pour ramasser quelque chose au bord de l'eau. Elle se mit aussitôt à courir le plus vite qu'elle put pour le retenir, mais avant qu'elle fût arrivée tout essoufflée jusqu'à lui, l'enfant, ayant perdu l'équilibre, disparut tout à coup. Annette, la grosse servante, se mit à pousser des cris et à appeler du secours ; mais Ernestine, pleine de courage et de dévouement, se jeta sans hésiter dans la mare. L'eau était trouble et profonde ; la vase, cédant sous son poids, était sur le point de l'engloutir. S'accrochant d'une main à une branche de saule, elle se mit à chercher, de l'autre, dans la fange, et elle parvint à saisir par ses blonds cheveux et à soutenir au-dessus de l'eau le pauvre enfant déjà à moitié asphyxié. Il lui était cependant impossible de regagner le bord sans lâcher son précieux fardeau ; mais Annette, ayant enfin cessé ses cris, accourut à l'appel de sa maîtresse et l'aïda à remettre le pied sur la terre ferme.

Le premier soin d'Ernestine fut d'envelopper dans le tablier de la servante le pauvre enfant sans connaissance et de le porter vivement dans la maison la plus voisine ; elle le dépoilla de ses vêtements trempés d'eau, le réchauffa, le frictionna, lui prodiguant tous les soins et s'oubliant elle-même.

Ce fut un moment de joie inexprimable pour cette généreuse fille que celui où la pauvre petite créature rouvrit enfin les yeux à la lumière et lui sourit naïvement ; puis, la mère de l'enfant accourut, avertie par un des voisins, et ses larmes de bonheur, ses transports de tendresse, d'une part, et de reconnaissance de l'autre, procurèrent de vives jouissances au noble cœur d'Ernestine. Pauvre Ernestine ! elle avait



imprudemment conservé ses vêtements mouillés et couverts de boue, et ce ne fut que lorsque sa vive émotion se fut calmée que, se sentant glacée et frissonnante, elle s'approcha du feu et envoya Annette lui chercher d'autres habits.

La servante fit diligence ; mais il lui fallut cependant plus d'une demi-heure pour retourner à la maison.

Dès qu'elle eut raconté l'accident arrivé à sa maîtresse, M. Alphonse de Laprade, qui se trouvait auprès de sa mère, fit atteler sa voiture et partit comme un trait, afin de ramener sa sœur. Il trouva Ernestine les yeux brillants de joie, mais le visage pâle et agité par la fièvre.

On la fit changer de linge, on l'enveloppa dans une large pelisse, on l'emmena grand train et on la mit au lit. Madame de Laprade fut d'abord au désespoir, mais tranquilisée bientôt par les paroles rassurantes du médecin, elle passa une nuit paisible ; il n'en fut pas de même de la malade, qui vit sans crainte et avec une pieuse résignation son état empirer d'heure en heure. Dès le lendemain elle envoya chercher son confesseur, avant que sa mère fût réveillée, et elle se prépara à la mort avec tout le calme d'une âme mûre pour le ciel. Puis, songeant combien sa mère, privée de son assistance journalière, allait être dérangée dans ses habitudes, et combien le changement est pénible aux vieillards, elle appela sa chère Elisa, sa fille adoptive, et la pria de la remplacer auprès de madame de Laprade, lui donnant avec beaucoup de sang-froid et de détails tous les petits conseils qui pouvaient l'aider à s'acquitter adroitement des soins qui lui étaient confiés.

Lorsque le bruit de la maladie de mademoiselle de Laprade se fut répandu dans la ville, sa porte fut assiégée par une foule de personnes de tout âge et de toute condition qui venaient s'informer de ses nouvelles ; le médecin, les parents, les domestiques de la maison étaient interrogés avec anxiété ; chacun se rappelait la douceur et la bienveillance de cette excellente fille, la grâce de son esprit, les services qu'elle avait rendus et ceux qu'elle pourrait rendre encore, et tous faisaient des vœux pour sa guérison.

Le mal faisait cependant de rapides progrès ; le docteur, triste et abattu, employait, pour le conjurer, les remèdes les plus énergiques. Ernestine les supportait tous avec patience, comme si elle eût encore espéré en leur efficacité, mais elle était bien convaincue de leur impuissance ; d'intimes et douloureuses sensations l'avertissaient que son heure était venue, que sa fin était proche.

Mademoiselle de Laprade fit quelques dispositions testamentaires ; elle reçut tous les sacrements avec une angélique douceur, et, comme ses parents et ses amis sanglotaient dans sa chambre, elle fit un violent effort, et, surmontant sa faiblesse, elle essaya de

les consoler ; mais voyant sa vieille mère pâle, bouleversée et comme anéantie par la douleur, elle ne put retenir ses larmes.

« Pauvre maman ! comme elle doit souffrir ! dit-elle ; mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de son affliction. »

Puis, serrant la main d'Elisa, qui ne la quittait pas d'une minute :

« Voilà ta mère, lui dit-elle en lui montrant la pauvre vieille, c'est toi qui, désormais, tiendras ma place auprès d'elle. »

Elisa fondit en larmes.

« Non, non, vous ne mourrez point !... Non, vous ne me laisserez pas une seconde fois orpheline et, s'écriait-elle en sanglotant, si vous mourez, je veux mourir aussi. »

La malade la pressa sur son sein et lui dit d'une voix faible :

« Tu vivras pour accomplir tes devoirs de chrétienne, tes devoirs de fille et, si Dieu le veut, d'épouse et de mère. Que toutes les bénédictions du ciel se répandent sur ta tête chérie, que Dieu te bénisse, comme je te bénis, mon enfant !... »

Il se fit un long silence, Ernestine paraissait sommeiller.

Un quart d'heure après, elle fit un léger mouvement et s'écria :

« Mère, venez m'embrasser. »

La pauvre vieille femme, qui depuis le matin n'était pas encore sortie de sa morne stupeur, se leva, comme poussée par un ressort, et vint appuyer ses lèvres sur le front de cette fille chérie, à laquelle il lui fallait survivre. La vie de l'intelligence se ranima alors dans cette mère infortunée, l'affreuse vérité lui apparut tout entière et elle éclata en sanglots.

Mais déjà l'agonisante n'entendait plus ces gémissements de la terre ; ses beaux yeux, levés vers le ciel, semblaient déjà contempler dans les célestes parvis celui qui donne aux élus des ravissements ineffables ; un sourire de béatitude entr'ouvrait ses lèvres mourantes et son âme bénie s'exhalait doucement dans un soupir d'amour !

Le lendemain, les habitants de Valence pleuraient à l'enterrement de celle qui avait été pour plusieurs d'entre eux une seconde providence ; riches et pauvres accompagnèrent dans un pieux recueillement ses restes mortels jusqu'au tombeau de sa famille, et l'on grava sur la pierre funéraire ces mots touchants :

*Elle est passée en faisant le bien !...*

Elisa, obéissante aux dernières volontés de sa mère adoptive, donna avec dévouement à madame de Laprade des soins assidus, mais sans parvenir jamais à ramener la joie dans son cœur ; comme Rachel, la pauvre vieille mère ne veut pas être consolée, parce que ses enfants ne sont plus !

C<sup>ste</sup> DE LA ROCHÈRE.





JOURNAL

DES



# DEMOISELLES

— ♦ —  
VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1861

Ayuntamiento de Madrid







# TABLE

## DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

### INSTRUCTION.

GAUSERIES ARTISTIQUES par Claude Vignon : *Les Origines de l'art en Italie*, pages 1 et 65. — *Léonard de Vinci*, 97. — *Course à travers le Salon*, 161. — *Michel-Ange*, 193 et 225. — *Fra Bartolommeo*, 321. — *M<sup>me</sup> de Baur*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 70. — *Deux mois de convalescence*, par Sam, 129, 198, 257 et 353.

### BIBLIOGRAPHIE, par M<sup>me</sup> Bourdon.

*Derniers Souvenirs du comte J. d'Estourmel*, page, 8. — *Jeanne d'Arc*, par H. Wallon, 34. — *L'Enfant*, 37. — *Les Souvenirs de mon Grand-père*, par M<sup>me</sup> E. Carpentier, 37. — *Retraite annuelle des dames*, par l'abbé Lecourtier, 72. — *Marguerite à vingt ans*, par M<sup>me</sup> Miniot, 106. — *Secrets du foyer domestique*, par M<sup>me</sup> Ulliac-Trémadeure, 132. — *La Chrétienne de nos jours*, par l'abbé Bautain, 133. — *Récits du foyer*, par H. Violeau, 136. — *Les Fauteuils illustres ou Quarante études littéraires*, par M<sup>me</sup> d'Attenhien, 168. — *Auprès des malades*, par le R. P. Edward Price, 171. — *La Charité à Paris*, par Jules Lecomte, 202. — *Lectures populaires*, par S. H. Berthoud, 204. — *La Syrie avant 1860*, par Georges de Salverte, 232. — *Quatre Nouvelles historiques*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 233. — *Rose Leblanc*, par Lady G. Fullerton, 260. — *Quand les pommiers sont en fleurs*, par B. Bouniol, 263. — *Le Chrétien*, par J. Holl, 264. — *La Femme du monde selon l'Évangile*, 290. — *Lagrymas*, par Fernan Cabalero, 291. — *Nouvelles Histoires*, par E. de Margerie, 292. — *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, par Lemaire Esmangard, 292. — *Les Sonnettes*, poésies par M. Maury, 292. — *Gazida*, par Xavier Marmier, 326. — *Faits et Récits contemporains*, par G. de Cadoudal, 327. — *Ève*, par M<sup>me</sup> Z. Fleuriot, 328. — *De la vie de Famille et des moyens d'y revenir*, par M<sup>me</sup> M. de Mercey, 359. — *Du bon Langage et des locutions vicieuses*, etc., par la comtesse Drohojowska, 360.

### ÉDUCATION.

*Philippine de Dampierre*, par M<sup>me</sup> Bourdon, page 11. — *Souvenirs d'une Vieille Femme*, par M<sup>me</sup> Ulliac-Trémadeure, 18, 39, 74, 108, 136, 172, 205 et 233. — *Trop pour un jour*, par M<sup>me</sup> de Stolz, 44. — *Les Papillons noirs*, proverbe par M<sup>me</sup> Bourdon, 49. — *Jenny Millionnaire*, par M<sup>me</sup> Adam Boisgontier, 79. — *L'Amie d'une Médaille*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 113. — *Un Motif de dispense*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 141. — *Une Reine de vingt ans*, opérette en un acte, par M<sup>me</sup> Adam Boisgontier, 145. — *Rageant mes tiroirs*,

par M<sup>me</sup> de Stolz, 177. — *Petite Histoire de la Civilite*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 182. — *Une Dette*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 210. — *Les Petites Finesses de M<sup>me</sup> Bocquet*, par M<sup>me</sup> Adam-Boisgontier, 213. — *La Vierge à l'Écritoire*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 241. — *Petite Histoire des Superstitions*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 245. — *L'Amie d'Enfance*, par M<sup>me</sup> la comtesse de La Rochère, 265. — *L'Ouvrière et la Mandiante*, par M<sup>me</sup> L. Surville, 270 et 298. — *POTEAU*, charade en trois tableaux, par M<sup>me</sup> Adam-Boisgontier, 276. — *Mademoiselle de Laprade*, par M<sup>me</sup> la comtesse de La Rochère, 293 et 320. — *Est-ce tout ?* par M<sup>me</sup> Bourdon, 304 et 335. — *Petite Histoire des Funérailles*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 309. — *Petite Histoire des Fleurs*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 339. — *La vieille Fille*, par M<sup>me</sup> la comtesse de La Rochère, 361. — *Mademoiselle Aimée*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 365.

### POÉSIE.

*Le Carillonneur Flamand*, par A. Deplanck, page 23. — *Sonnet*, par Louis Veillot, 56. — *La Rose Mousseuse*, par V. Delerue, 87. — *Ce que vaut une Grand-mère*, par M<sup>me</sup> H. Wronsky, 117. — *La Vache*, par J. Autran, 117. — *Notre-Dame-de-la-Garde*, par J. Autran, 151. — *Le Poète à Marie*, par Paul Régulier, 184. — *O cruz ave*, par Paul Régulier, 282. — *Le Vieux Marin*, par J. Autran, 343. — *La Fenêtre de la maison paternelle*, par M. de Lamartine, 371.

### ÉNIGMES HISTORIQUES.

ÉNIGMES. — pages 24, 88, 152, 217, 282 et 343.

EXPLICATIONS. — Pages 33, 104, 167, 231, 289 et 357.

### REVUE MUSICALE, par M<sup>me</sup> LASSAVER.

Pages 24, 56, 88, 120, 152, 185, 217, 248, 282, 312, 344 et 371.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Préparations de diverses tisanes, 58. — *Filet de bœuf à la sauce Godard*, 90. — *Pâté de ménage*, 122. — *Du choix des légumes*, 154. — *Friteau de poulet*; cerises au vinaigre, 250. — *Langue de bœuf aux raisins*; œufs à l'aurore; pomme de moelle de bœuf, 284. — *Bouillon de perdrix*; taches d'huile, 346. — *Pc'tage à la reine*; manière de faire de l'encre, 373.

### CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 26, 59, 90, 123, 154, 187, 219, 250, 285, 314, 346, et 373.



## ÉPHÉMÉRIDES.

Naissance de Charles-Quint, 24 février 1500, page 64. — Mort de Klopstock, 14 mars 1803, 96. — Martyre de saint Marc, évangéliste, 25 avril 68, 128. — Exécution de Montgomery, 27 mai 1574, 159. — Assassinat du capitaine Marion, à la baie des Iles, 12 juin 1772, 192. — Mort de Jaimes Balmès, 9 juillet 1848, 224. — Mort d'Isabeau de Bavière, 30 septembre 1435, 288. — Mort de Barnave, 29 octobre 1793, 320. — Les Normands assiègent Paris, 20 novembre 885, 352.

## MOSAIQUES ET CHARADES

Pages 32, 64, 96, 128, 160, 256, 288, 352 et 380.

## RÉBUS

Dessinés par Léopold Levert; gravés par Gilbert.

La goutte d'eau mine la pierre, page 32. — Il n'est pire eau que l'eau qui dort, 64. — Est riche qui est content, 96. — La faim chasse le loup du bois, 128. — Toujours pêche, qui prend poisson, 160. — Qui ne se croit pas heureux ne l'est pas, 192. — Chaque jour apporte sa peine, 224. — Santé vaut mieux que richesse, 256. — A bien faire, fort il y a, 288. — Il est aisé de parler mais malaisé de faire, 320. — Nul n'est prophète en son pays, 352. — Paresse, clef de pauvreté, 380.

## GRAVURES NOIRES.

La Construction de l'Arche de Noé, d'après Buffalmacco, dessiné par Nargeot fils, gravé par Nargeot père, page 1<sup>re</sup>. — La Vierge aux rochers, d'après Léonard de Vinci, dessiné et gravé par les mêmes, 97. — Saint-Pierre de Rome, dessiné et gravé par MM. Rouargues frères, 193. — La Présentation au temple, d'après Fra Bartolommeo, dessiné par Nargeot fils, gravé par Nargeot père, 321.

## 18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Voir à la Correspondance et Explication des travaux.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321 et 353.

## IMITATIONS D'AQUARELLE, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

JANVIER. Calendrier de l'année 1861.

FÉVRIER. Imitation d'aquarelle; bouquet de roses et de fleurs d'oranger. — Grande planche double imprimée en bleu et contenant 19 modèles divers de filet et crochet.

MARS. Modèle de tapisserie pour pouff ou dessus de guéridon.

AVRIL. Tapisserie coloriée sur le canevas même, pouvant servir pour pelote, écran ou dessus de ménagère.

MAI. Imitation d'aquarelle: Bouquet de roses blanches et roses trémières.

JUIN. Modèle colorié de tapisserie pour descente de lit. — Une imitation de sépia.

JUILLET. Modèle colorié de tapisserie pour coussin ou dessus de guéridon, se pouvant exécuter en laine, en perles ou en soie.

AOUT. Illustrations polychromes. — Marquis et bouquetière. — Grande planche double imprimée en bleu. — Au recto: un dessin de nappe d'autel. — Au verso: quinze modèles divers de filet et crochet.

SEPTEMBRE. Illustrations polychromes: Bouquets et oiseaux. — Modèle colorié de tapisserie: un vide-poche.

OCTOBRE. Illustrations polychromes: Deux bouquets. — Planche de petits travaux or et couleur.

NOVEMBRE. Modèle colorié de tapisserie: siège de prie-Dieu.

DÉCEMBRE. Modèle colorié de tapisserie: Accoudoir du prie-Dieu donné en novembre. — Un semainier sur papier bristol, divisé en deux parties: 1<sup>re</sup> le fond; 2<sup>e</sup> les jours de la semaine.

## BRODERIES ET PATRONS.

Douze grandes planches dont sept doubles, toutes imprimées recto et verso.

Deux grandes planches quadruples, une jaune et une rose, donnant les patrons grandeur naturelle — et chaque pièce distincte des autres — de deux mantelets d'été et d'hiver, et les patrons réduits de huit autres mantelets ou manteaux — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article correspondance.

## MUSIQUE.

JANVIER. La Bouquetière, paroles et musique de M<sup>me</sup> F. de Paucellier. — Scherzo, pour piano, par E. Albert. — Pâquerette, valse, par C. A. Sermand.

MARS. Ecce panis, à deux voix, par A. Bessems. — Un Jour de Fête, polka, par F. Schœn.

MAI. Une Reine de vingt ans, vaudeville en un acte, paroles (dans le texte) de M<sup>me</sup> Adam-Boisgontier, musique de A. Rocheblave.

JUILLET. Fanny, polka, par C. V. Giusti. — La Rose des Bruyères, grande valse, par Albert Hazart.

SEPTEMBRE. Carlina, mazurka, par M<sup>me</sup> S. de Ville-garde. — Polka, par M. A. Rocheblave. — Venez à moi, petits oiseaux, paroles et musique de la comtesse Olympe M. de L.

NOVEMBRE. Le Château de Carry, quadrille, par Jose Protti. — Les Diamants, valse, par L. Grano. — Le Souhait accompli, de F. Lentz.



## MADemoiselle AIMÉE

Les vieux habitués des Tuileries la connaissaient tous, mais aucun ne savait son nom; ils étaient accoutumés à la voir, toujours assise au pied du même arbre, toujours habillée de noir, avec des vêtements étriés et pauvres dont la forme était si arriérée, qu'elle se rapprochait peut-être de la mode future; un chapeau de paille noire en toute saison, encadrait une figure pâle, fatiguée, et dont seuls les connaisseurs en beauté pouvaient dire : « Elle a dû être jolie. » Elle ressemblait à un vieux pastel effacé; tout en elle portait l'empreinte du temps, et des attaques d'un ennemi plus cruel que le temps, la douleur. Ses cheveux bruns, collés en minces bandeaux sur ses tempes amaigries, étaient parsemés de fils blancs; des rides profondes s'entre-croisaient sur son front et autour de ses yeux gris, où la flamme de la jeunesse et de la gaieté semblait pour jamais éteinte; deux plis profonds qui descendaient du nez vers les angles de la bouche accusaient l'habitude du chagrin, et la bouche elle-même avait oublié le sourire. Jamais elle ne parlait à personne, mais tous les jours de printemps, d'été, d'automne, on la voyait, entre trois et quatre heures, arriver vers sa place favorite, en glissant d'un pas furtif comme celui d'une ombre. Quand la place était prise, elle s'asseyait au plus près de son arbre à elle, celui dont elle connaissait l'ombrage, dont le tronc offrait à ses regards des végétations connues, des anfractuosités familières, puis elle tirait de sa poche un tricot, et sans qu'elle y jetât les yeux, les aiguilles d'acier couraient entre ses doigts agiles. Elle regardait les groupes d'enfants qui jouaient autour d'elle : c'est, en effet, un agréable spectacle que celui de ces beaux enfants de Paris, un peu frères, un peu maniérés peut-être, mais doux et gracieux comme des gazelles privées, et qui jouent, animés et rieurs, sous ces épais ombrages où tant de générations enfantines ont ri et joué. Mademoiselle Aimée les regardait, mais ni l'entrain ni la gaieté des garçons jouant au cheval et au ballon, ni la grâce des petites filles sautant à la corde ou promenant sur le sable une poupée chérie, ne parvenaient à la déridier. Solitaire et triste, elle se plai-ait dans les âpres réflexions que faisaient naître en elle son isolement au milieu de la foule, sa pauvreté coudoyée par tant de luxe, sa mélancolie heurtée par les rires et le bonheur apparent de la multitude. Le passé pesait à cette pauvre âme qui ne pouvait oublier qu'elle s'était vue jeune, aimée, heureuse, et que jeunesse, affection, bonheur, tout avait fui.

Son histoire n'avait rien d'extraordinaire, ce qui ne l'empêchait pas d'être triste. Mademoiselle Aimée Héribert avait pour père un capitaine d'infanterie qui, les grandes guerres de l'empire terminées, s'é-

tait retiré avec sa femme et sa fille dans un coin du grand Paris, dans une de ces solitaires oasis que l'on trouve parfois au sein des grandes villes. Il avait besoin de repos, car il était vieux et infirme avant l'âge; sa femme avait aussi vieilli rapidement durant les longues absences et les poignantes inquiétudes que lui avait créées la guerre, et tous deux, contents de leur modeste aisance, ne vécurent que pour leur fille, leur *Aimée*, dont le nom plein de promesses égayait leur maison. Elle avait atteint dix-huit ans, elle était assez jolie, et elle passait pour riche dans le petit cercle d'amis que voyaient ses parents. Un jeune homme se présenta et la demanda en mariage; il était bien né, il paraissait aimable; il fut agréé, et la jeune fille s'attacha avec force à l'avenir qui s'ouvrait devant elle. Le mariage était sur le point de se conclure; la bonne madame Héribert disait avec une douce confiance à ses amies : « Mon Aimée sera aimée, je l'espère! » quand on apprit soudain, par les bruits de la ville, que l'agent de change à qui M. Héribert avait confié toute sa fortune venait de déposer son bilan et de passer en pays étranger. Aimée, soutenue par les ailes de l'espérance, ne sentit pas d'abord la rigueur de ce coup; elle n'en souffrit que pour ses parents, car pour elle-même, elle ne crut pas que sa position pût changer, ni son bonheur être mis en question pour une affaire d'argent. Cependant elle s'inquiéta en ne voyant pas accourir son fiancé, et dans sa candeur, elle s'étonna de le trouver si différent de ce qu'elle attendait, de ce qu'elle eût été elle-même, lui ruiné et elle libre! Un jour d'attente, une nuit d'inquiétude au milieu de la désolation de ses parents, troublèrent son âme; le lendemain arriva une lettre du fiancé, lettre polie, bien tournée, où avec mille regrets, il annonçait ne pouvoir donner suite au projet d'union conçu entre les deux familles. Il ajoutait ne devoir se consoler jamais.

Aimée se releva sous cet outrage; elle se montra fière devant l'abandon, forte devant la pauvreté, tendre pour ses vieux parents qui lui tendaient les mains, et pleuraient sur elle plus que sur eux-mêmes.

Elle s'occupa avec une activité singulière de tous les détails qu'un changement de situation entraîne; elle chercha du travail, elle suffit à tout; elle fut la force et la consolation de ses parents; un seul jour l'avait fait sortir de l'enfance, et elle inspira à ceux qui la voyaient une admiration stérile. Puis les années se passèrent, on l'oublia; le bruit qui s'était fait autour de son malheur et de son courage s'éteignit, mais elle ne faiblit pas, elle continua en silence son œuvre de travail et de patience. Elle se plia aux privations de chaque jour, aux sacrifices de détail,



aux mille coups d'épingle que donne la gêne; elle accepta un travail peu payé, travail d'ouvrière plutôt que d'artiste; elle mit toute sa joie à donner un peu de paix à ses vieux parents. Puis, la dernière douceur de sa vie lui fut enlevée, sa mère mourut, sa mère, dont elle était tant aimée, et dont l'âme sympathique la devinait si bien. Elle resta seule avec le capitaine, que le veuvage rendit morose et sombre, et qui aux tristesses de l'âge et de l'indigence ajoutait l'amertume d'un cœur ulcéré, et les inégalités d'humeur que donne une santé chancelante. Il avait beaucoup aimé sa fille autrefois, il l'aimait encore; mais la douleur qu'il éprouvait en la voyant vieillir dans le célibat et la pauvreté se traduisait, même à son égard, en paroles acerbes; il ne pouvait ni dompter ni cacher son humeur dure et triste: combien de fois Aimée reçut une parole rude en échange d'une prévenance! combien de fois, accablée de travail et de soucis, il lui arriva de chercher, dans une étreinte de son père, un peu de force, un peu d'ardeur, et de n'entendre que ces tristes mots: « Laisse-moi! j'ai besoin de repos! » Pourtant elle ne fléchit point sous le fardeau, elle resta courageuse, soumise, fidèle à son vieux père, silencieuse et fière parmi ses douleurs, mais peu à peu l'aigreur et la méfiance pénétrèrent dans son âme, aigreur contre une destinée marâtre, défiance des hommes qui ne lui avaient apporté que ruine et trahison, défiance même des plus saintes affections, puisque elles aussi s'altéraient sous le poids des années et ne supportaient pas l'épreuve du malheur. Seul, le souvenir de sa mère demeura inviolable dans un repli caché de son cœur. Elle vieillit ainsi, et quand elle perdit son père, il était trop tard pour recommencer la vie; et d'ailleurs Aimée ne s'intéressait plus assez à elle-même pour vouloir améliorer son sort. Elle ne chercha pas à sortir de sa pauvreté; elle continua à vivre seule, sans amis, dans des habitudes d'une simplicité austère. Une petite rente de 600 francs, épave unique sauvée du naufrage de leur fortune, et son travail peu rétribué de peintre sur porcelaine, suffisaient à ses besoins, et tous les jours, comme du temps où vivait sa mère, elle venait s'asseoir aux Tuileries: ce n'était pas là un plaisir ni une distraction, mais une habitude consacrée par un souvenir. Le fond de l'âme d'Aimée était aride et flétri comme un fruit dont les sucs généreux sont desséchés; la foi même dont elle avait connu les doux enseignements dormait dans son cœur; le ciel, qui lui avait refusé le bonheur terrestre, lui semblait d'airain, et sa pauvreté n'était ni consolée par les visions de la crèche et de Nazareth, ni réjouie par les divines espérances, ni ennoblie par l'union à la volonté de Dieu; elle souffrait seule, elle portait en silence une croix sans onction, et renfermée dans le cachot de ses sombres pensées, aucun objet extérieur ne pouvait l'intéresser.

Aussi, ils avaient beau jouer et courir, les enfants jaseurs des Tuileries, ils avaient beau étaler leurs blanches toilettes, laisser flotter leurs beaux cheveux, chanter de leur voix d'oiseaux les rondes antiques, tourner, voligier autour de la chaise de la vieille demoiselle, elle ne les regardait pas: ils étaient trop beaux, trop pleins de séve pour attirer sa sympathie; quelquefois elle levait imperceptiblement les épaules, et disait entre ses dents: « Ils sont gais, ils rient! Combien de temps cela durera-t-il?

Ces enfants-là, ce sont les intrigants et les dupes de l'avenir.... »

Un jour cependant son attention fut attirée par une petite fille qui était venue s'appuyer contre l'arbre sous lequel elle était assise, et qui, le tablier sur les yeux, pleurait tout bas, et comme si elle eût eu honte de ses pleurs. C'était une enfant de six à sept ans. Sa figure était cachée, on ne voyait que ses cheveux d'un blond admirable, tressés avec soin et qui tombaient sur ses épaules. Sa toilette n'annonçait pas l'aisance; une robe d'indienne lilas, un petit col de toile, un bonnet de tulle uni, formaient tout son costume, auquel une extrême propreté donnait une certaine grâce. Les sanglots contenus de cette enfant, son air humble et pauvre, éveillèrent un vague intérêt dans le cœur de mademoiselle Aimée; elle voulut savoir le motif de ce grand chagrin, et, d'autorité, elle abaissa le tablier dont la petite fille voilait son visage, et lui dit d'une voix assez douce: « Qu'avez-vous donc à pleurer ainsi, mon enfant? »

L'enfant ne répondit pas, mais elle laissa voir de grands yeux bruns qui scintillaient comme une flamme répétée dans l'eau, et dont l'expression semblait implorer une caresse, un mot d'affection. Elle avait un joli visage, un grand front, une bouche ronde et candide, et le contraste de ses yeux foncés et de sa chevelure blonde étonnait agréablement le regard. L'attrait de cette enfant innocente agit sur mademoiselle Aimée.

« Qu'as-tu, ma petite fille? répéta-t-elle plus doucement encore; réponds-moi donc !

— Personne ne veut jouer avec moi ! dit l'enfant en ne retenant plus ses larmes; ma maman m'envoie ici pour jouer, et les autres ne veulent pas que je joue.

— Qui cela ?

— Tenez, vous voyez bien cette petite demoiselle, là-bas, qui a une robe de soie bleue, elle voulait bien courir, elle; elle avait une corde, une poupée et un ménage: nous allions jouer, quand sa bonne est venue, et lui a dit: « Il ne faut pas jouer avec cette petite vilaine, Marie ! et elle l'a emmenée. »

— Voilà bien l'espèce humaine! se dit philosophiquement Aimée. Puis elle reprit :

« Il ne faut pas pleurer pour cela, petite. Joue un peu toute seule.

— Je ne sais pas.

— Tu n'as ni frère ni sœur ?

— Non, madame.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Suzette Bruyère.

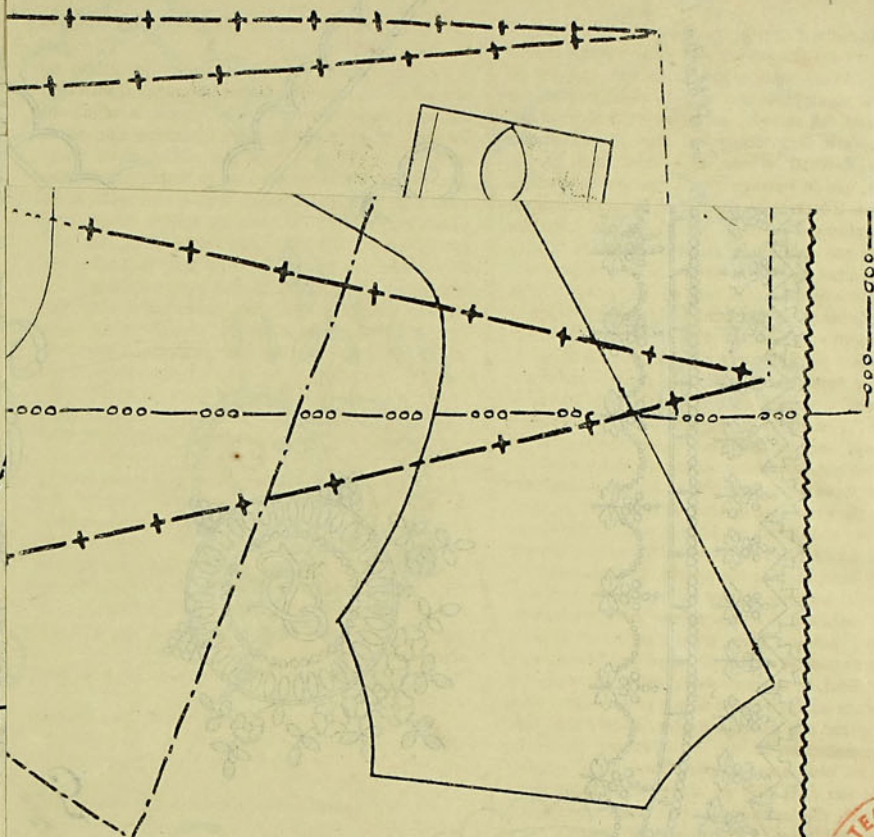
— Eh bien, Suzette, dit Aimée après avoir un peu réfléchi, assieds-toi là, et dévide ce petit écheveau de laine. Là.... regarde.... les quatre doigts de la main gauche forment le dévidoir, et tu dévides de la droite.... »

L'enfant comprit, et toute contente en voyant qu'on s'occupait d'elle, elle s'assit par terre et se mit sérieusement à son ouvrage. Les petites filles, les jeux, les servantes dédaigneuses furent oubliées, et quand mademoiselle Aimée se leva, l'enfant la regarda partir avec regret, lui jeta un baiser d'adieu en disant :

« Merci, mademoiselle. »

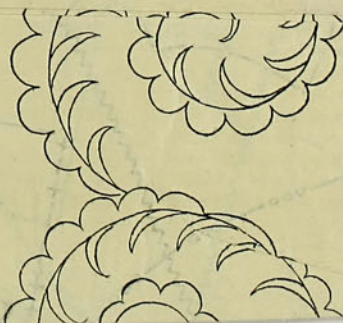
Le lendemain, Suzette attendait Aimée au pied de son arbre, et elle rougit timidement en la voyant.





*Ceinture. (moitié).*

*poignet du haut (moitié).*



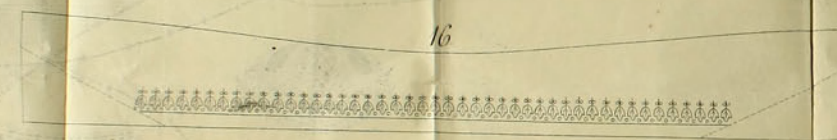
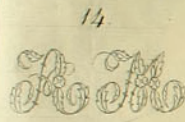
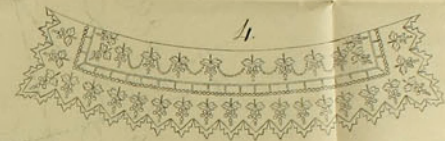
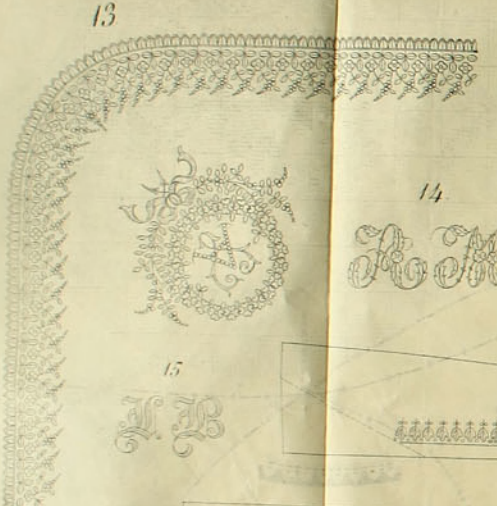
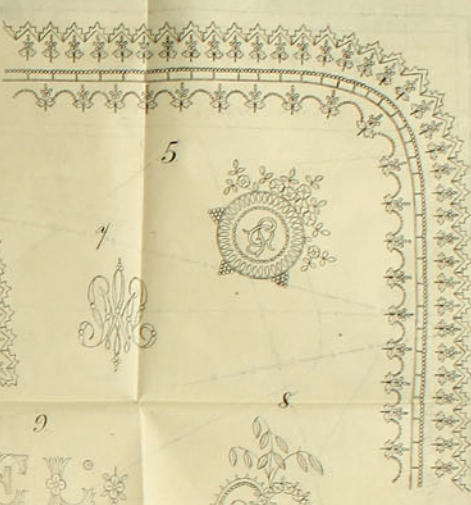
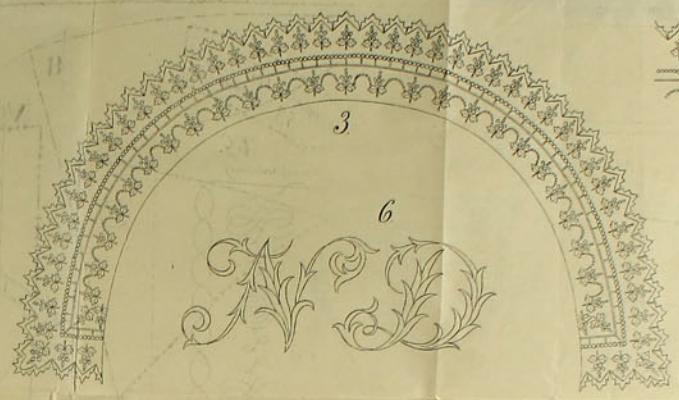


Explication des Signes.

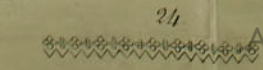
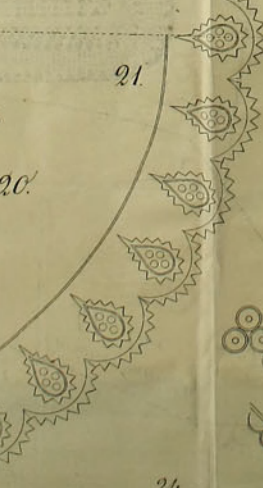
- noir
- rouge
- jaune
- bois
- bleu
- gris clair
- gris très clair
- gris presque blanc
- perles blanches







Novembre 1861.  
**JOURNAL DES DEMOISELLES**  
Boulevard des Italiens, n° 1.

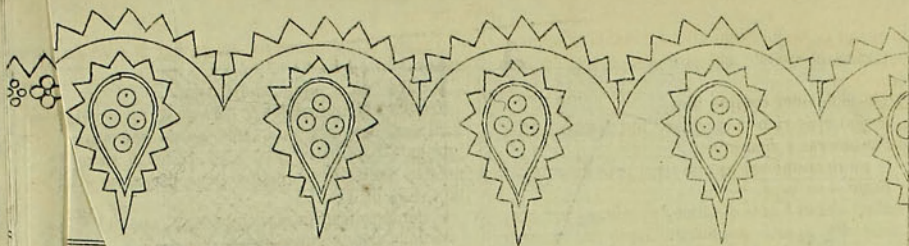


Ayuntamiento de Madrid

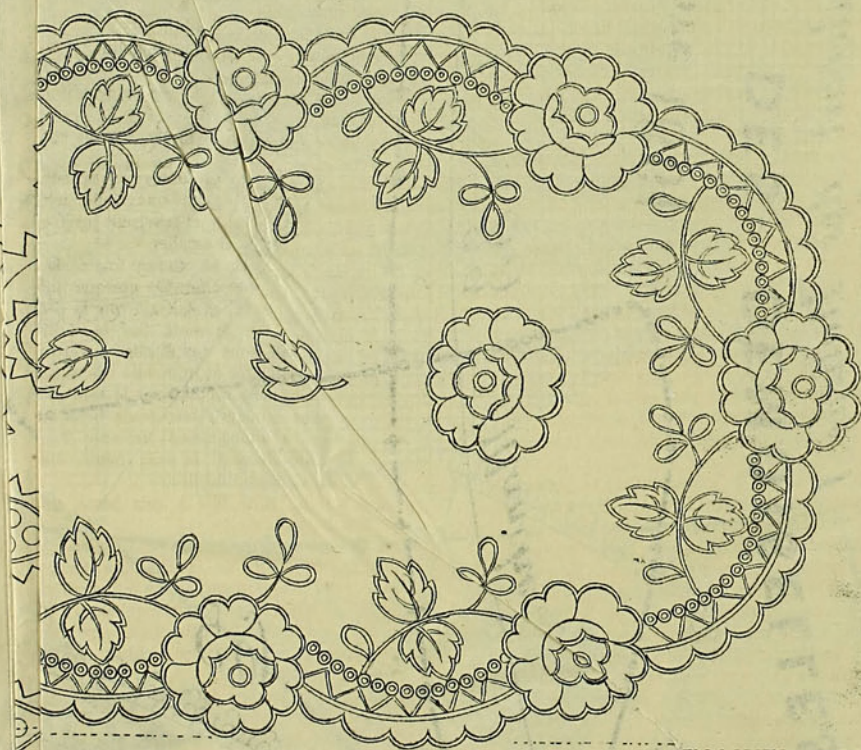
Imp. Manrique, Imp. J. de M. de M. 185.



aux r  
cepta  
d'arti  
paix  
de sa  
dont  
thiqu  
capit  
et co



66



j  
b  
v  
ti  
v  
é  
se  
n  
g



Puis, quand la vieille demoiselle fut établie à sa place accoutumée, et qu'elle eut tiré son tricot, l'enfant lui dit :

« Puis-je dévider comme hier ? »

— Je n'ai plus rien à dévider, ma bonne petite, et tu t'ennuieras à rien faire.

— Je ne m'ennuierai pas, je serai près de vous.

— Reste si tu veux. »

L'enfant s'assit à côté d'Aimée, et celle-ci, en causant avec elle, apprit que Suzette avait une maman toujours malade, et plus de papa, qu'elle savait bien lire et un peu écrire, et que sa mère, qui ne pouvait sortir, l'envoyait tous les jours aux Tuileries pour prendre l'air. Ses petites manières étaient polies, son langage correct, quoique enfantin, et mademoiselle Aimée, ce soir-là, en s'en allant, embrassa ce joli front blanc qui venait au-devant de ses lèvres.

Le troisième jour, Aimée, en arrivant aux Tuileries, se disait : « Y sera-t-elle ? » Elle y était, et même elle avait apporté son petit livre pour montrer à son amie qu'elle lisait couramment. Le quatrième jour, Aimée acheta une poupée d'un sou, longue comme le doigt, et l'habilla avec quelques débris de ses anciennes robes. Elle employa toute la soirée à ce travail, un peu embarrassée devant elle-même de l'intérêt qu'elle prenait à une enfant étrangère; mais quand elle présenta ce jouet à Suzette et qu'elle vit la joie inspirée par son pauvre présent, elle fut étonnée de sentir le contre-coup de cette joie. Son cœur s'était dilaté : il y avait bien longtemps que cela ne lui était arrivé !

Dès ce moment, cette amitié prit une place dans le cœur de celle qui, depuis tant d'années, n'aimait plus. Elle se sentit vivre, elle se sentit rajeunir, comme si elle remontait le cours des ans, en lisant l'amitié dans les yeux ingénus de l'enfant arrêtés sur elle, en voyant le sourire qui éclairait cette petite figure sérieuse alors qu'elle arrivait à l'heure accoutumée, en recevant ces caresses toujours timides et toujours tendres, en se sentant aimée, attendue, désirée, elle qui depuis tant d'années ne comptait plus dans la vie de personne ; et plus Suzette semblait seule, abandonnée, pauvre, plus son affection eut de prix pour Aimée, à qui une longue infortune n'avait laissé de sympathie que pour les délaissés et les malheureux.

Elles se virent tous les jours pendant la belle saison ; l'enfant apportait dans leur amitié ses caresses et sa grâce confiante, Aimée, un sentiment maternel qui se manifestait par le besoin de faire plaisir à la petite créature dont personne ne paraissait s'occuper. Elle prélevait la dime sur son indigence pour lui faire quelques présents, tantôt un volume de Berquin ou de Schmidt, acheté sur les quais, tantôt un bouquet de cerises, tantôt un gâteau, tantôt un jouet. Suzette recevait ces dons avec une reconnaissance ingénue, et en disant : « Oh ! que maman sera contente ! je lui parle toujours de vous, mademoiselle. » Mais Aimée, rendue sauvage par ses longs chagrins, ne cherchait pas à connaître cette mère qui tenait une grande place dans les pensées de l'enfant qu'elle aimait.

Vers l'automne, Suzette vint plus rarement aux Tuileries :

« Maman, est malade ; elle tousse, je reste auprès d'elle pour arranger sa tisane, disait-elle. »

1861. VINGT-NEUVIÈME ANNÉE. — N° XI

Un jour Aimée lui remit un cornet de pâte de guimauve, en ajoutant :

« Offre-le à ta mère de ma part. »

L'enfant l'embrassa avec transport, et des larmes brillèrent dans ses yeux. Elle quitta son amie plus vite qu'à l'ordinaire pour aller porter à sa mère ce présent dont elle semblait si heureuse, et en s'en allant, elle dit :

« Maman dormira bien cette nuit, quand elle aura pris de la bonne guimauve. »

Le lendemain elle ne vint pas ; mademoiselle Aimée l'attendit avec une certaine inquiétude, et, bravant le vent froid d'une après-dînée d'octobre, elle se promena longtemps dans son allée favorite que les feuilles sèches couvraient d'un fauve tapis. Vers le soir, elle vit une jeune fille qui, elle s'en souvint, parlait parfois à Suzette ; elle l'accosta et lui dit vivement :

« Pourriez-vous me donner des nouvelles de cette enfant avec qui je vous ai vue quelquefois, Suzette Bruyère ? »

— Ah ! la petite voisine ! Hélas ! madame, de bien mauvaises nouvelles. Sa mère est morte cette nuit : la pauvre Suzette serait toute seule là-bas si ma mère ne lui tenait compagnie.

— Toute seule près de sa mère morte !

— Ah ! madame, c'est triste, les orphelins, et Suzette comprend son malheur.

— Je voudrais bien la voir ! s'écria mademoiselle Aimée avec élan.

— Je retourne à la maison, madame, si vous voulez me suivre.... »

Aimée, tout émue, se mit en route avec sa jeune compagne. Elles arrivèrent devant une vieille maison de la rue La-Ville-l'Évêque, et gravirent jusqu'au cinquième un sombre et rude escalier.

« C'est ici, dit la jeune fille en ouvrant une porte, » et Aimée se trouva dans une chambre presque nue, où tout attestait la pauvreté, et laissait voir le passage de la maladie et de la mort. Sur le lit tiré en avant on entrevoyait, sous une étroite couverture blanche, une forme allongée et immobile : le visage était voilé, un petit crucifix reposait sur le sein sans mouvement et sans chaleur ; aux pieds brûlaient deux chandelles qui accompagnaient un vase d'eau bénite dans laquelle trempait le buis béni. Une femme était assise au chevet du lit :

« Ma mère, dit la jeune fille à voix basse, une dame pour Suzette. »

Aimée avait déjà vu celle qu'elle venait chercher. Dans l'angle le plus obscur de la chambre, Suzette à genoux, les yeux fixes, regardait ce qui avait été sa mère : elle ne pleurait plus, parce qu'elle n'avait plus de larmes, et son visage pâle, bouleversé, exprimait une douleur au-dessus des facultés de l'enfance. Aimée courut vers elle :

« Mon enfant, ma pauvre chère enfant ! s'écria-t-elle. »

La petite fille la reconnut, et se jetant dans les bras qui lui étaient tendus, elle y étouffa ses sanglots.

« Maman ! maman ! répétait-elle ; elle ne pouvait rien dire de plus.

— Pauvre enfant ! dit la voisine s'approchant, elle a bien raison de pleurer, elle est toute seule maintenant.



— Et la famille de madame Bruyère? demanda Aimée à voix basse.

— Je ne lui en connais pas, les pauvres n'ont pas beaucoup de parents, et elle était bien pauvre, la bonne dame! Elle s'est tuée à donner des leçons de musique à toutes les heures, par tous les temps! il fallait vivre! C'était une digne personne, et on peut dire que la petite a tout perdu....

— Quoi! seule sur la terre, et pauvre! dit Aimée, en faisant un retour sur sa propre existence.

— Toute seule et pauvre : nous avons dépensé les derniers sous pour le cercueil, on va l'apporter tout à l'heure. Je prendrais volontiers Suzette avec moi, mais j'ai six enfants, et mon mari n'est qu'un commis à petits appointements.... ça me saigne le cœur de l'abandonner, cette enfant, elle est si gentille!... Je sais bien que le bureau de bienfaisance s'en occupera, mais elle a besoin d'attachement, Suzette, elle est sensible! »

Aimée, tout en écoutant attentivement la voisine, tenait Suzette auprès d'elle, la tête sur son épaule; l'enfant s'abandonnait à son étreinte, et la pressait fortement de ses faibles bras :

« Seule! dit-elle encore, non! elle ne sera pas seule! elle viendra avec moi! elle ne me quittera pas! Entends-tu, Suzette, je serai ta mère! je te le promets! »

L'enfant leva la tête, et, au milieu de ses larmes, elle dit doucement :

« Oui, je le veux bien !

— Emmène-la un moment chez nous, Caroline, dit la voisine à sa fille, qui obéit sur-le-champ.

— Vous faites là une œuvre bien charitable, continuait-elle en s'adressant à mademoiselle Aimée, car cette enfant est bien née, bien élevée, et elle souffrirait beaucoup si on l'enfermait dans un hospice avec des petites filles grossières et sans éducation. Sa mère avait connu de meilleurs jours, mais elle ne possédait plus rien, et elle est morte bien en peine de l'avenir de sa fille. Elle priait toujours pour sa pauvre Suzette. Ah! si elle avait su votre bonté!... Elle vous connaissait, mademoiselle, car la petite parlait fréquemment de vous.

— Je voudrais l'emmener dès ce soir, répondit mademoiselle Aimée, qui n'aimait ni les éloges ni les longues conversations; je vais vous laisser mon adresse, afin que vous puissiez, si des parents se présentaient, leur indiquer où est l'enfant.

— Oui, mademoiselle, et je vais à mon tour vous donner les papiers de madame Bruyère et sa montre d'argent... c'est à peu près tout ce qui lui restait, avec le vieux piano et quelques meubles. »

Elle prit une liasse de papiers timbrés qui se trouvaient sur la table où ils avaient servi à rédiger l'acte de décès et une grosse montre; mademoiselle Aimée reçut ces objets, puis elle alla vers le lit, découvrit d'une main ferme le visage de la morte et le regarda avec une pitié mêlée de respect. La maladie et la mort avaient sensiblement altéré les beaux traits de cette figure jeune et qui avait dû être charmante, mais la souffrance n'en avait pu détruire la douce sérénité, et la mort y avait empreint sa majesté grave.

« Sois en paix! dit tout bas Aimée; je l'aimerai bien, sois en paix! »

Elle laissa retomber le drap et jeta de l'eau bénite sur le corps, pendant que la voisine priait à genoux.

« Il faut partir, dit-elle, je reviendrai demain. »

La pauvre Suzette, accablée par une journée de larmes et ne sachant pas trop ce qu'on voulait d'elle, se laissa docilement conduire par mademoiselle Aimée. La fatigue, le besoin impérieux de repos, l'emportaient sur toutes ses impressions; sa douleur même était vaincue, et quand elles arrivèrent au logement de mademoiselle Héribert, l'enfant chancelait sous le poids du sommeil. Elle se laissa déshabiller sans mot dire, et, à peine couchée, elle s'endormit profondément; parfois, seulement, un soupir coupait sa respiration égale, comme si, en rêve, elle eût vu sa mère mourante et qu'elle lui eût dit un dernier adieu.

Aimée s'assit à côté du lit et longtemps la regarda dormir. Elle s'étonnait de ce qu'elle avait fait, elle s'étonnait d'avoir introduit un être humain dans cette chambre où depuis plus de dix ans elle vivait seule, elle s'étonnait de sentir en son cœur comme une source de dévouement et d'amour, mais elle s'en applaudissait, puisque enfin vivre pour un autre c'est vraiment vivre. Elle resta longtemps plongée dans ses réflexions, jusqu'à ce que la pendule sonnât minuit. Suzette dormait toujours : une main amie abaissa le rideau, et mademoiselle Aimée, qui n'avait nulle envie de dormir, s'assit à son chevet pour examiner et mettre en ordre les papiers de l'orpheline qu'on lui avait confiés.

C'étaient des actes de l'état civil, nets, arides et précis. Il s'y trouvait l'acte de décès d'Alphonse Bruyère, professeur de seconde dans un des lycées de Paris et son acte de mariage avec Suzanne-Marie Clérembault. Ce nom de Clérembault fit ressortir Aimée; elle le relut à diverses reprises, et chercha d'une main agitée l'acte de naissance de Suzanne-Marie, mère de sa Suzette. Suzanne-Marie était fille de Charles Clérembault, agent de change à Paris, et Aimée, en comparant les noms et les dates, ne put douter que son enfant d'adoption ne fût la petite-fille de l'agent de change qui avait dépouillé sa famille et causé les malheurs dont ses parents et elle-même avaient traîné la longue et pénible chaîne.

Cette découverte la frappa étrangement, et un instant encore ses ressentiments bouillonnèrent dans son cœur : elle s'était habituée, durant tant d'années, à haïr cet homme et tout ce qui lui appartenait; et c'était son enfant, son sang qui dormait tranquille sur le lit où Aimée avait vu mourir sa mère affligée par la pauvreté qu'il leur avait envoyée; c'était sous le toit qu'il avait dépouillé que son orpheline était abritée; c'était elle, Aimée enfin, sur qui sa perfidie avait accumulé toutes les douleurs, qui allait servir de mère à la fille de sa fille!...

Eh bien, oui! Aimée a réfléchi, elle a combattu, elle est décidée. Elle ne rejettera pas loin d'elle l'enfant qui l'a aimée et dont les caresses naïves ont attendri son âme triste et fermée. Si elle avait désiré la vengeance, n'est-elle pas assez vengée? Les enfants du spoliateur n'ont-ils pas subi à leur tour la misère qu'il avait fait peser sur elle? Mais ce n'est pas même l'orgueil d'une noble vengeance qui l'inspire : c'est un sentiment plus doux, une compassion profonde, une ineffable tendresse pour la pauvre enfant qui s'était confiée en elle.

« Je l'aimerai, je l'élèverai et je ne lui dirai pas



ce que son grand-père nous a fait souffrir, se dit Aimée; elle ne saura rien, sinon qu'elle est ma fille et que je suis sa mère. »

Au matin, quand le premier rayon d'un pâle soleil dansa sur le rideau blanc, Suzette s'éveilla, et, toute surprise, regarda la chambre où elle se trouvait; ses yeux erraient du portrait du capitaine Héribert au trophée formé de ses armes et de sa croix, de là aux vieux meubles de l'empire, à la table de travail couverte de couleurs et de pinceaux; elle interrogeait toute chose et ne pouvait se rendre compte de rien. La vue d'Aimée rappela tous ses souvenirs et tous ses chagrins, elle lui tendit les bras et se mit à pleurer.

Aimée s'assit auprès d'elle, l'embrassa avec plus de tendresse encore que la veille, et lui dit avec une douceur singulière :

« Ma chère petite, vous savez que je veux être votre maman; vous ne me quitterez pas; j'ai beaucoup d'amitié pour vous, vous le savez bien... »

— Je l'ai dit souvent à ma chère maman, répondit Suzette; si elle avait su que vous alliez m'aimer comme cela, elle n'eût pas été si triste hier et tous les autres jours, car elle disait souvent : « Ma pauvre Suzette, que vas-tu devenir? Mais elle est auprès du bon Dieu, il le lui dira. »

Elle recommença à pleurer; Aimée la caressa beaucoup, et se dit en elle-même :

« Si ma mère à moi voit ce que je fais, elle m'approuvera. »

Quand l'enfant fut levée et habillée, elle dit naïvement en se mettant à genoux :

« Je vais faire ma prière comme je faisais avec ma petite maman. Voulez-vous la dire, ma bonne amie? »

Aimée, un peu embarrassée, ne voulut pas refuser, et lentement, elle commença le *Pater*. Chacune des saintes paroles qu'elle avait dites souvent sans y prendre garde, avait en ce moment un sens nouveau pour elle, et quand elle arriva au verset : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, une impression inconnue et délicieuse la saisit au cœur, et elle versa des larmes plus douces que toutes celles qui avaient coulé de ses yeux depuis son enfance. La promesse de l'Évangile s'accomplissait : on se servait envers elle de la même mesure dont elle s'était servie envers les autres.

« Nous dirons la prière ensemble, matin et soir, dit-elle en se relevant émue et heureuse. »

Ce premier jour, Suzette pleura beaucoup encore, puis, les jours suivants, sa première douleur se calma, quoique jamais l'oubli, cette rouille du cœur, ne vint effacer le souvenir de sa mère. Mais elle était si tendrement aimée par sa mère d'adoption, qu'elle fut forcée de se trouver heureuse. Toutes les facultés aimantes de mademoiselle Héribert, tout ce besoin insatiable d'affection et de dévouement qui avait tourmenté sa vie, se concentrèrent sur l'enfant que Dieu lui avait envoyée : le désert de son âme était animé désormais, il y coulait de l'eau, il était couvert de verdure, il était rempli de parfums.

Elle donna beaucoup, mais elle reçut davantage.

Elle voulait bien élever Suzette, et quoique depuis longtemps elle eût négligé les pratiques de la religion, elle savait que pour rendre son enfant heureuse et pour la garder pure, il fallait lui donner la foi. Donc, elle la fit prier, et l'émotion qu'elle avait

ressentie en disant le *Pater*, se renouvela, moins vive, mais aussi intime : elle conduisit Suzette à l'église, et, en franchissant le seuil, il lui sembla rentrer dans la maison paternelle follement abandonnée; elle lui apprit le catéchisme et elle s'instruisit elle-même en buvant aux sources de la sainte doctrine. Ce travail intérieur fut lent, silencieux, mais solide, et il vint un jour où, après avoir, selon l'expression du Psalmiste, *repasé sa vie dans l'amertume de son cœur*, mademoiselle Aimée se trouva à genoux aux pieds d'un prêtre, en disant : « Mon père, pardonnez-moi, car j'ai péché! »

Le lendemain fut le plus beau jour de sa vie : elle s'assit à la sainte table; elle y reçut Celui qui essuie les larmes de nos yeux, et dès ce moment, la conscience en paix, le cœur élevé vers Dieu, l'esprit nourri des saints enseignements, elle prépara de loin Suzette à la première communion. Dès ce moment, aussi, Aimée ne se plaignit plus d'avoir vécu et les ans lui parurent trop courts.

Bien des années se sont passées doucement; Aimée est vieille et Suzette entre dans la jeunesse. Son amie, qui l'a élevée avec le plus grand soin, a voulu, ne pouvant lui léguer de fortune, lui laisser au moins l'indépendance que donne le talent. Suzette est peintre, et assise auprès de sa protectrice, elles regardent toutes deux une toile que la jeune fille vient d'achever et qu'elle destine à l'Exposition. Mademoiselle Aimée a mis ses lunettes; elle examine attentivement, elle sourit, elle hoche la tête, elle a l'air content et connaisseur d'un amateur devant un Velasquez; Suzette garde le silence; elle éprouve l'inquiétude de l'auteur dont on va juger l'œuvre.

« Mon enfant, dit enfin l'aristarque, sans compliment, ton tableau est meilleur que tout ce que tu as fait jusqu'ici. Ta rose blanche est bien jetée, l'incarnat velouté du géranium est heureusement rendu; il y a beaucoup de délicatesse dans ce beau lis et dans la jolie bête à bon Dieu qui court sur ses pétales blancs; tout ce groupe est bien agencé, et je ne sais si je me trompe, mais il y a de l'avenir dans cette toile, et beaucoup encore. »

— Puissiez-vous dire vrai, ma tante! dit Suzette, qui donnait ce nom d'amitié à la vieille demoiselle. Je serais si contente de gagner de l'argent, d'avoir de la réputation, car vous en seriez heureuse...

— Oh! oui, chère fille, je pourrais mourir, alors.

— Vous! s'écria Suzette en lui jetant les bras autour du cou, je n'aurais plus goût à rien. Vivez, si vous voulez que je peigne, que je rie, que je vive!

Elles étaient émuës toutes deux.

« A la volonté de Dieu! reprit mademoiselle Aimée; je me suis remise entre ses mains pour la vie, pour la mort; tout ce que je demande à sa bonté, c'est qu'après moi, tu n'aies besoin de personne. Que décidera le jury de l'Exposition? Ah! si j'étais juge! »

— Il faudrait vous récuser, chère tante, vous ne seriez pas assez impartiale.

— Il ne s'agit pas d'impartialité : quoique je n'aie fait que du métier, à peindre des assiettes et des tasses, je me connais un peu en peinture, et je déclare ton tableau beau et vrai... l'air joue dans ces feuillages et tes fleurs sentent bon... »

Suzette éprouvait le découragement de l'artiste qui n'a pu réaliser qu'imparfaitement l'idée éclosée en son



cerveau et elle regardait son tableau avec tristesse; mais l'heure était venue, il fallait l'emballer et l'envoyer au Jury. Pendant plusieurs jours, elle attendit la réponse à l'envoi, dans de cruelles angoisses, non qu'elle ambitionnât la fortune; âme pieuse et tendre, elle ne souhaitait qu'une chose: pouvoir rendre à sa mère adoptive une partie de ce qu'elle lui avait donné; égayer sa vieillesse par l'aisance et le bien-être, comme elle voulait la combler de toutes les largesses du cœur.

Le tableau fut accepté et grande fut la joie des deux amies. Mais ignorées, obscures, sans coterie et sans protecteur, elles ne trouvèrent point de parrains pour cette toile modeste, qui n'appartenait à d'autre école que celle de la nature. Aucun journal n'en parla, ni pour la vanter, ni pour la critiquer; aucune revue illustrée ne reproduisit sur le bois les fleurs de Suzette, aucun acheteur ne se présenta, et la jeune artiste passa plus d'une nuit sans sommeil, en se demandant comment elle pourrait atteindre son but: donner aux dernières années de mademoiselle Aimée quelque repos, quelques sourires, et utiliser ce talent que son amie lui avait fait acquérir au prix de beaucoup de veilles, d'arides labeurs; car dès le jour de l'adoption, Aimée avait doublé son travail et retranché sur ses sobres et sévères habitudes. Comment payer cette dette si douce et si grande?

L'Exposition allait finir et les deux amies n'osaient plus se parler de leurs espérances, si tristement déçues, mais elles rêvaient toutes deux, Aimée à l'avenir de sa pupille, Suzette à ce qu'elle eût voulu faire pour sa seconde mère. Elle avait commencé un autre tableau et elle s'efforçait de concentrer ses pensées sur son travail, quand on sonna à la porte du logis. Ce fut un événement, car elles ne voyaient presque personne, et Suzette, tout étonnée, courut ouvrir en gardant à la main sa palette.

« C'est bien ici mademoiselle Bruyère ? lui dit un gros et grand monsieur, en entrant résolument.

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Je voudrais avoir l'honneur de vous parler.

— Entrez, » dit-elle en l'introduisant dans le cabinet qui lui servait d'atelier, et où se trouvait mademoiselle Aimée. Il la salua, et, sans tarder, en homme qui aime à expédier les affaires, il prit la parole :

« Vous avez exposé, mademoiselle, un petit tableau de fleurs, avec une branche de bruyère pour signature; quoiqu'on n'en ait pas parlé, probablement parce que vous ne connaissez pas messieurs les journaliers, je l'ai remarqué, moi. J'y ai vu des indices de talent : vous jetez bien les fleurs, vous les groupez avec goût, et je viens vous proposer d'utiliser votre pinceau. J'ai une fabrique de papiers peints et je désire m'attacher un artiste ou une artiste qui me fasse des croquis, des dessins, afin de faire progresser mon industrie, qui, comme toutes les industries modernes, tend à entrer dans la voie de l'art. Je vous offre 4,000 francs par an, mademoiselle... voici ma

carte... prenez des informations sur ma maison vous voulez, et honorez-moi d'une réponse. »

Suzette allait parler, mais Aimée lui coupa la parole :

« Ma nièce est flattée de votre proposition, monsieur, elle aura l'honneur d'y répondre après y avoir mûrement réfléchi. »

Il s'inclina, causa encore un peu de la pluie et du beau temps, examina les esquisses commencées, disant qu'un bouquet d'épis de seigle, d'avoine et de fleurs des champs ferait un joli devant de cheminée et qu'une guirlande de cactus et de roseaux, hardiment jetée, serait un beau motif pour un papier de salon, puis il salua et s'en alla.

« Quel bonheur, ma tante ! s'écria Suzette ; que la Providence est bonne ! voilà le repos, voilà l'aisance ! Oh ! que je suis heureuse ! Mais vous paraissiez toute soucieuse ?

— Mon enfant, répondit la vieille demoiselle les larmes aux yeux, j'espérais mieux pour toi, j'espérais la réputation, la gloire presque, et non un travail vulgaire... Ne sacrifie pas ton avenir, va... »

La jeune fille se mit à genoux et baisa les mains d'Aimée en lui disant avec un sourire et des larmes :

« Chère tante, qu'appellez-vous sacrifier ? Je pourrai vous donner un peu d'aisance, à vous, qui m'avez sauvée de l'abandon ; vous ne consumerez plus vos jours si précieux dans un labeur fatigant, vous serez soignée, heureuse, vous pourrez aider les pauvres, que vous aimez tant ; rien ne nous manquera, nous aurons une petite vie calme et si riante, si douce, toujours ensemble, toujours unies, et vous appelez cela un sacrifice ! Ah ! je n'ai d'autre ambition que celle de vous aimer et de vous donner un peu de joie ! laissez-moi cette gloire et cette jouissance ! je n'ai travaillé que pour cela... »

Aimée hochait la tête : elle n'était pas convaincue.

« Le bon Dieu le veut ; une vie modeste ne vaut-elle pas mieux pour une femme qu'une vaine renommée ? Consentez, chère tante !

— Il faut donc faire ce que tu veux ! il faut donc me laisser gâter par toi, enfant gâtée !

— Oui, oui ! dit Suzette en l'accablant de caresses. »

Le plan de Suzette se réalisa, et par son travail, par le sacrifice de l'art, peut-être de la gloire, à la tendresse filiale, elle créa à son amie la vie la plus douce et la plus calme, qui précédait comme un beau portique précède un majestueux édifice, les horizons splendides de l'éternité. Tout le bonheur que peuvent donner les plus pures affections unies aux plus sublimes espérances, Aimée le goûta jusqu'à sa dernière heure, et maintenant sa mémoire est gardée, honorée et chérie dans le cœur de l'enfant à qui elle avait rendu une mère et qui, en échange, lui avait montré Dieu !

M<sup>me</sup> BOURDON.



## LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE

Autour du toit qui nous vit naître,  
Un pampre étalait ses rameaux;  
Ses grains dorés, vers la fenêtre,  
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,  
Rapprochait les grappes de miel,  
Et ses enfants suçaient la branche  
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,  
Le vieux cep languit jaunissant,  
L'herbe d'hiver croît sur la porte,  
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée  
Aux souvenirs de mon berceau,  
Porte à mon âme une pensée,  
Et doit ramper sur mon tombeau.

LAMARTINE.  
(*Méditations inédites.*)

## REVUE MUSICALE

Nos abonnés penseront sans doute comme nous, qu'il est grand temps de s'occuper des publications nouvelles de l'année 1862.

Aujourd'hui, premier jour du dernier mois de l'année 1861, il nous est bien permis de jeter un coup d'œil anticipé sur les œuvres musicales qui vont faire leur entrée triomphale dans nos colonnes.

Si l'on pouvait juger du mérite des choses par la quantité, certes, notre tâche serait facile, et nous n'aurions qu'à louer sans analyse. Mais, au contraire, en fait d'art, la fécondité est souvent une preuve de l'impuissance d'une époque. Aussi examinerons-nous minutieusement chaque page, quel qu'en soit le nombre, ayant de nommer celles qui sont dignes de fixer notre choix.

Voici tout d'abord les deux belles compositions de J. Wieniawski : un *Impromptu*, et une *Grande Polonaise* dignes de leurs devanciers par l'ampleur du style et l'originalité des motifs.

Les œuvres de Mansour, d'un caractère tout différent, portent l'empreinte d'un talent hors ligne. Tout y est pur et correct. Des mélodies simples et neuves, une grande sévérité de goût, une science approfondie de l'harmonie, donnent à ses compositions quelque chose d'un peu classique, qui est fort à estimer par le temps qui court. Aussi mettrons-nous au premier rang de nos collections la *troisième valse brillante* et les *trois mazurkas* nouvelles de ce compositeur distingué.

Depuis que l'*Alceste* de Glück a fait sa brillante réapparition sur notre première scène lyrique, toute la pléiade des auteurs à la mode s'est appliquée à reproduire au piano les motifs de ce bel opéra, chacun selon son genre de talent, et avec plus ou moins de bonheur. Il y a un grand écueil,

ce nous semble, à s'emparer ainsi de la pensée des hommes de génie, pour la torturer, en quelque sorte, jusqu'à ce qu'elle se plie aux exigences de quelques-uns. Aussi apprécions-nous particulièrement ceux de nos auteurs modernes qui savent extraire d'une partition les plus belles pages, les mettre à la portée de tous, sans cependant en altérer les beautés. Les trois morceaux intitulés *Alceste*. L'un de Battemann, l'autre de Frelou et le troisième de Pallet, nous semblent réunir le double mérite de l'exactitude et de la simplicité.

*Pauvre Jacques*, transcription de Mangin; la *Veillée bretonne* et la *Confidence*, par Gilbert, sont de charmantes pages que nous avons parcourues avec un véritable intérêt.

On remarquera de même un ravissant nocturne *Douce brise*, de Delasseurie; une collection très-variée de fantaisies gracieuses, dues à la plume habile de M. Leduc, pour deux et quatre mains; une série de quadrilles du même compositeur, tous très-brillants, d'une facile exécution et dont voici quelques titres : la *Course au clocher*, la *Chasse au tigre*, *Passage du mont Saint-Bernard*, etc. Le *Rêve*, *Un Secret*, de Strauss; les *Eglantines*, de Laval-Bohn; *Sous la feuillée*, danse rustique, de Wackentaler; l'*Attente*, chant élégiaque; *Une Douce erreur*, les *Échos du sanctuaire*, *Mon bonheur*, de Valentin; *Sémiramis*, mosaïque, de Klemmer, et *Royal bolero*, valse, de Moniot, sont des ouvrages d'un mérite incontestable, auxquels nous prédisons un succès brillant et durable.

Trois belles fantaisies de Jules Yung, l'une sur des motifs de *Don Juan*, les deux autres intitulées : *Marguerite* et *Variations brillantes*, méritent une mention spéciale. Parmi les danses nouvelles il faut désigner en première ligne : *Un vieux Buveur*, quadrille, de Bousquet; le *Rosier de Nan-*



terre, autre quadrille de Blancheteau; *Ludovise*, polka-mazurka, de Durocher; *Stella*, valse, et *Rose blanche*, polka de Bridiers.

Disons en terminant que la romance intitulée : *Je retourne au pays des anges*, ainsi qu'un charmant fabliau : *Sentinelle, garde à toi*, de Bernardi, sont deux morceaux de chant dignes de figurer dans les meilleurs albums.

Un Répertoire de douze cahiers d'orgue, petit format, pour accompagner les douze principales fêtes de l'année, par l'abbé Goupil, sera très-recherché à cause de sa facilité et de son prix modéré. Le prix net de chaque cahier sera de 75 c., et il devra être demandé en sus de l'abonnement.  
M. L.

## LES CONCERTS. — REPRISE D'ALCESTE.

Le vent ravage la prairie,  
Tout meurt dans le champ désolé,  
Et de notre humble métairie  
Le toit de chaume est ébranlé.  
Revenons dans les cités brillantes;  
Là mille fêtes éclatantes  
Se préparent pour nos plaisirs;  
Adieu, campagne solitaire,  
Où tout est sombre et funéraire,  
Garde tes pleurs et tes soupirs.

Ah! monsieur de Bernis! que vous connaissiez bien les choses et comme vous saviez juger les hommes! En effet, qu'êtes-vous aujourd'hui pour nous, tristes arbres sans feuillage, pâles prairies sans pâquerettes, ternes horizons sans soleil? Rien que des malades condamnés dont nous fuions les dernières convulsions. Nous souviendrons-nous demain du bruit mélodieux qu'envoyait jusqu'à nos oreilles, le ruisseau courant sous la mousse, du chant matinal de l'alouette à travers les sillons, de l'ombre protectrice des chênes de la vallée? Non, ils nous ont donné tout ce que la nature avait mis en eux, celui-ci son onde la plus limpide, celle-là sa voix la plus fraîche, les autres l'hospitalité de leurs dômes. Le froid vient, la campagne se dépeuple, le silence se fait; nous allons, comme les hirondelles, chercher de plus doux climats. Il nous faut le bruit, le mouvement, l'essor et la lumière. De même qu'après le dernier soupir d'un monarque le héraut d'armes s'écrie :

« Le roi est mort, Vive le roi! »

Nous autres, pauvres humains, dont l'esprit est plus fragile que la feuille, dont le désir est plus instable que le nuage, nous disons que la nature s'est voilée d'un crêpe funèbre; l'automne est mort, Vive l'hiver!

Vite, de belles robes et de brillantes parures; qu'on allume les lustres, qu'on ouvre les portes à deux battants: respect à la mode, cette déesse du monde civilisé!

La mode assujettit le sage à sa formule;  
La suivre est un devoir, la fuir est ridicule.

Encore un poète d'autrefois qui disait vrai.

Là-bas, sous les ombrages, nous vivions avec notre pensée, nous jugions avec notre raison. Ici, au milieu du tourbillon parisien, nous vivons avec notre amour-propre, nous jugeons avec notre orgueil. Il faut à chacun sa petite part de gloire ou de succès. Il s'agit de plaire, de briller, de produire de l'effet.

## Dialogues pen-lant un concert.

« Quelle délicieuse cavatine, monsieur, et combien est charmante la jeune fille qui la chante!

— Moins charmante que celle qui l'admire, mademoiselle.

— Quelle folie!

— Folie lucide, assurément.

— Vous vous moquez de moi.

— Vous savez bien que je dis vrai.

— Parlons d'autre chose.

— Non, parlons de cela.

Et l'éventail commence son petit manège de va-et-vient au bruit d'une musique dont on parlera demain, sans en avoir entendu la moindre phrase.

« Chère Clara, tu as une couturière parfaite, ce corsage de robe te sied à ravir.

— Et moi, chère Adèle, j'allais te demander le nom de ton coiffeur; cette branche de houx fait un effet merveilleux dans ta chevelure noire.

Ici la cantatrice termine son morceau, et trois artistes de talent commencent le grand trio en *mi-bémol* de Beethoven.

« Madame la comtesse, est-ce que vous ne trouvez pas Clara fagotée, ce soir, comme une portière un jour de noces, avec cette jupe courte et ce spencer à l'antique?

— Madame la marquise, regardez donc la tête de la pauvre Adèle, on dirait un jardin de cimetière planté de houx et de cyprès.

Et beaucoup de petites douceurs de ce genre se mêlent aux flots harmonieux de la musique qui s'exécute.

« Ne trouves-tu pas, mon bon, que Roger chante comme un invalide depuis qu'il a subi l'amputation?

— Eh pardieu! je connais un invalide qui chante comme un rossignol, depuis qu'il a gagné quinze mille livres de rente en tripotant le Séville-Cadix et le Méditerranée; la gloire et la fortune lui tressent des couronnes.

Et là-dessus, les cours de l'Autrichien, du Romain, de l'Est et de l'Ouest sont passés en revue par les dilettanti spéculateurs.

Le lendemain, les acteurs de ces petites scènes parisiennes vantent ou blâment énergiquement la musique et les musiciens qu'ils ont si religieusement écoutés. Il est vrai qu'ils ont parcouru le recueil quotidien des journaux et des gazettes, afin de se créer un répertoire d'opinions savantes et de jugements sans appel.

Suivez, chères filles d'Eve, les bals, les spectacles et les concerts; montez au quatrième étage, dans l'humble salon de l'employé à deux mille francs; descendez au rez-de-chaussée dans les appartements somptueux d'un prince de la finance, faites-vous ouvrir les grands hôtels du faubourg Saint-Germain,



partout les choses se passeront ainsi : du bruit, des riens qui font beaucoup de tapage, des faussetés à l'ordre du jour, une légèreté incroyable pour juger les œuvres sérieuses, une ignorance profonde des choses dont on parle le plus, des médiocrités, des génies qu'on ne comprend pas, des médiocrités qu'on admire, un tohu-bohu de prétentions qui se heurtent, voilà ce monde brillant que vous préférez aux joies calmes du silence et de la méditation.

Oh ! si l'on pouvait entendre, dans un recueillement profond, dégagé de toute préoccupation puérile, l'orchestre de l'Opéra exécuter, avec cet ensemble magistral qui le distingue, l'*Alceste* de Gluck, combien on préférerait cette magnifique partition aux œuvres modernes qui pullulent dans nos théâtres ! Les chants de Gluck ont l'éternelle vérité des passions et des caractères ; ils ne sont pas vieux, ils sont antiques, c'est-à-dire splendides dans leur grandeur, naturels dans leur sublimité ; *Alceste* est pâle, disent ceux que lasse sa beauté constante ; soit, mais de la pâleur des marbres d'Athènes. Il appartenait à Gluck de traduire dans la langue des sons un des chefs-d'œuvre d'Euripide ; nul n'excellait plus que lui à peindre les mouvements de l'âme humaine et l'héroïsme conjugal. Le rôle d'*Alceste* est un soupir ou plutôt un gémi-

ment ; mais que d'accords tristes et pénétrants le compositeur a su tirer de cette corde touchante !

Il y a là des inspirations pathétiques que le drame lyrique a pu atteindre, mais qu'il n'a pas surpassées.

Je ne veux rien vous dire de plus sur *Alceste*, chères lectrices. Allez entendre vous-mêmes cette éloquente page d'un des plus grands maîtres connus. Ecoutez-en religieusement les moindres notes, identifiez-vous avec l'élévation des sentiments qu'elle exprime. Surtout pas de regards jaloux sur les parures de vos voisines, pas de chuchotements sur le bal ou le concert du lendemain. Laissez dormir votre éventail dans sa gaine de velours, posez votre bouquet sur un fauteuil, les parfums monteront jusqu'à vous, sans qu'il soit besoin de descendre jusqu'à eux ; enfin prêtez toute votre attention, je dirai même toute votre âme, à l'audition de cette grande musique. Vous retrouverez partout les séduisantes babioles que vous avez oubliées quelques heures ; vous ne trouverez nulle part une harmonie plus magnifique, des mélodies plus tendres, un goût plus pur et une science plus approfondie des beautés de l'art.

MARIE LASSAVEUR.

## Economie Domestique

### Potage à la Reine.

On peut utiliser pour ce potage des restes de poulet rôti ou de dinde, auxquels on ajoute même un peu de veau rôti. On hache la chair, on la mêle avec deux ou trois cuillerées de riz cuit dans le bouillon, et on pile ce mélange dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit réduit en purée. On mêle cette purée à de très-bon bouillon, et on la sert sur des croûtons frits.

### Manière de faire de l'encre.

(Recette demandée.)

Prenez : Noix de galle concassée, 30 grammes.  
Gomme, 15 grammes.

Faites bouillir dans un demi-litre d'eau ; que la gomme soit bien dissoute ; laissez refroidir, et quand la liqueur est froide et passée par un linge, ajoutez-y 15 grammes de sulfate de fer cristallisé, que vous aurez fait dissoudre dans un verre d'eau. — On peut ajouter quelques gouttes d'essence de lavande.

(Maison rustique des Dames.)

## Correspondance.

### COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1 à 7, Dessin russe pour robe — 8 *Valérie* — 9, *Anais* — 10 M. A. P. — 11, L. B. — 12, écusson avec O. — 13, H. E. — 14, E. B. avec couronne comtale — 15, L. O. C., enlacés à l'impériale, avec couronne comtale — 16 et 17, Parure parisienne — 18, Coin de mouchoir — 19, G. R., enlacés — 20, I. S. M. — 21, B. F. — 22, *Anita* — 23, Dessin de taie d'oreiller, avec L. O. C., enlacés à l'impériale et surmontés d'une couronne comtale — 24, A. S. M. — 25, M. L. — 26, A. L., dans un écusson — 27, *Léocadie* — 28, Bordure de jupon — 29 et 30, Bonnet d'enfant — 31, *Caroline* — 32, Dessin de jupon — 33, *Odette* — 34, *Nina* — 35, Mouchoir avec écusson et L. B. — 36, L. B.



COTÉ DES PATRONS.

37, Dessin pour robe ou manteau — 38, *Louise* — 39, *Clarisse* — 40, *Léontine* — 41, L. A., enlacés — 42, L. D. — 43, C. B. — 44, H. O. — 45, Dessin de chaise — 46, M. P., enlacés — 47, A. C. S. — 48, M. L. — 49 à 54, Col à plastron avec poignet — 55 à 60, Robe Hortense pour miss Lily — 61 à 63, Guimpe d'enfant — 64 à 72, Veste d'enfant — 73 et 74, Primevère — 75 à 77, Calotte grecque — 78 et 79, Détail du crochet de la pelote de novembre — 80, Marguerite au crochet — 81 et 82, Ecran chinois — 83 et 84, Gilet au crochet tunisien.

Jeanne à Florence.

Ah ! ma chère amie, quel tribut de reconnaissance je voterais à l'inventeur intelligent qui trouverait enfin le moyen de substituer un système quelconque de pavage ou de dallage à ce liquide jaunâtre qu'on appelle en bon français le *macadam* !

Et dire que ce sont les beaux rochers de Fontainebleau qui alimentent ces ruisseaux affreux, ces lacs immondes ! Est-ce pas grand dommage ?

*Chimène, qui l'eût dit ?*... Peut-être cette vilaine boue que je regarde de ma fenêtre avec dégoût et tristesse, et qui semble prendre à tâche de mettre en défaut les plus adroites marcheuses du monde, les Parisiennes pur sang, n'est-elle autre chose que ce bl c magnifique, objet de notre admiration, il y a quelques semaines, et qui surplombait, d'une façon si pittoresque, une fondrière agrandie chaque jour par l'extraction du grès.

Aussi, un admirateur généreux et passionné de cette forêt dont il s'est fait le protecteur et le père adoptif, et qu'il peut, à tant de titres, appeler *ma chère forêt*, M. Dennecourt, s'est-il ému des proportions qu'a prises, depuis quelque temps surtout, l'exploitation des rochers ; il demande grâce pour ses trésors, appelant l'attention publique sur d'autres régions également riches en grès excellents, mais tout à fait pauvres au point de vue du paysage et de l'art, et qu'on pourrait tailler et exploiter à merci, sans porter aucune atteinte aux droits sacrés de la nature.

N'est-ce point un crime, en effet, de détruire ainsi, de gaieté de cœur, les sauvages beautés de cette forêt, la plus curieuse de l'Europe, la seule qui puisse encore donner une idée du sol de la Gaule avant que la civilisation n'y eût pénétré, alors qu'il était caché sous « des masses de bois sombres, impénétrables, couvrant » monts et vallées, les hauts plateaux et les fonds » marécageux ; descendant jusqu'au bas des grands » fleuves et de la mer même ; creusées çà et là par » des cours d'eau qui se frayaient avec peine un chemin à travers les racines et les troncs renversés ; » sans cesse entrecoupées par des marais et des tour- » bières où s'engloutissaient les bêtes et les hommes » assez mal avisés pour s'y risquer ; peuplées, enfin, » par d'innombrables bêtes fauves dont la férocité » n'était guère habituée à reculer devant l'homme, » et dont plusieurs espèces ont, depuis, presque complètement disparu de nos contrées (1). »

Tout est bien changé depuis ce temps-là : si l'œil considère aujourd'hui avec étonnement, et même un peu d'effroi, le désert de Franchard, le chaos, les formes bizarres des rochers, il se repose avec complaisance, et sans l'ombre de terreur, sur ces masses

profondes de verdure à travers lesquelles serpentent, de tous côtés, des sentiers gracieux où l'on peut s'égarer, peut-être, mais jamais se perdre, grâce aux indications qu'a semées partout M. Dennecourt.

Ce magnifique domaine de la couronne ne sera-t-il pas respecté ? Le Pentélique pouvait se consoler de voir ses flancs déchirés en pensant que ses marbres devenaient des palais ; mais quelles lamentations ne pousserait point la pauvre forêt si elle se doutait que ses grès si beaux, délices de l'artiste et du poète, deviennent, en peu de jours, une boue jaunâtre, objet des malédictions de toute une cité ! Espérons donc que les craintes si légitimes qu'elle inspire ne seront point justifiées, et qu'on la conservera désormais intacte, cette belle forêt de Fontainebleau ! Espérons-le, mais sans trop y compter,

*N'est-elle pas* du monde où les plus belles choses  
Ont le pire destin.

D'ailleurs, n'est-ce point une loi de la nature et de ses forces de ne jamais rester stationnaires, de détruire pour réédifier, de construire pour abattre ensuite ? « Le budget de la nature est fixe, disait Goethe ; quand » il y a dépense excessive sur un point, il y a économie équivalente sur un autre. »

Ainsi, tandis que s'en vont les blocs de grès et que se creusent des fondrières qui serviront un jour de bassin aux eaux, sur un autre point du globe des myriades d'êtres microscopiques travaillent à compenser l'action destructive de l'homme, et faisant, eux, la guerre aux eaux, fondent des îles, ferment des détroits et préparent des continents :

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

Telle est la réflexion que se faisaient aussi, il y a peu de jours, plus de trois mille personnes occupées à considérer, au bassin de l'Arsenal, un bateau de 28 mètres de long, construit par un seul homme. A la fois ingénieur, mouleur, fondeur, menuisier, charpentier, cet homme, bijoutier de son état, mais à coup sûr mécanicien par son génie, a fait seul le plan de son bateau, seul s'est procuré et a mis en œuvre les matériaux nécessaires à sa construction, en a, sans l'aide de qui que ce fût, exécuté les diverses parties, puis l'a conduit, malgré la distance et de grandes difficultés de terrain, du chantier où il avait pris naissance au bassin qui lui sert de port, et de ses mains, enfin, a su le lancer lui-même avec un succès complet.

Et, sur un autre point de Paris, demeure inachevée une œuvre à laquelle pourtant une légion de travailleurs ont apporté leur tribut. C'est un bel hôtel

(1) M. de Montalembert, *Les Moines d'Occident*.



dont la façade est presque terminée, mais qui n'offre, à l'intérieur, que les quatre murs, reliés entre eux par les plafonds à peine ébauchés. Le vestibule est fermé de planches sur lesquelles on colle des affiches; la paroière commence à pousser entre les pierres de taille, des oiseaux se nichent sous la toiture, et chaque souffle du vent emporte une à une les moulures de la façade.

Est-ce un défaut d'entente, quelque désastre, une mort imprévue, qui a fait abandonner ainsi le travail commencé? Je ne sais, mais il y a dans l'aspect de cette maison, en ruines avant même d'avoir été bâtie, quelque chose qui fait rêver et qui attriste le cœur.

Tu sais, ma chère Florence, combien j'ai le culte des souvenirs. Tu m'as entendue gémir sur la destruction du château de Bercy et de son parc séculaire. Voici encore une demeure princière qui s'en va: des maçons, peut-être ceux-là mêmes qui ont délaissé l'hôtel du faubourg du Roule, démolissent, à l'heure qu'il est, cette *Villa d'Auteuil*, séjour aimé de Marie-Antoinette, de madame Elisabeth, et, avant elle, de Louis XV enfant, qui venait sous ses ombrages étudier la botanique.

Le château n'existe plus; un boulevard nouveau va traverser les jardins, et les beaux cèdres feront place à de petites boîtes bien élégantes, bien propres qu'on décorera pompeusement, l'été prochain, du titre fastueux de *propriétés*; propriétés immenses, il est vrai, dont une pelouse sera le parc, deux lilas le petit bois, un rosier le parterre, et un pommier-nain le verger.

Voyons, Florence, ne te fâche pas! Je ne veux point railler, et j'ai à dire autre chose que des médiocrités: les concerts de *musique classique* qui, chaque dimanche, au Cirque Napoléon, donnent à cinq mille auditeurs de si douces jouissances, et valent à M. Pasdeloup de si beaux succès; l'exposition des *Arts industriels* au palais des Champs-Élysées, les *Gondoles à vapeur* qui vont circuler sur la Seine, à la façon d'un petit chemin de fer, justifiant ainsi le mot de Pascal: « Les rivières sont des chemins qui marchent et conduisent où l'on veut aller; » voilà autant de sujets qui me fourniraient une ample matière à causerie, si je ne m'apercevais, un peu tard, que cette lettre sera la dernière de l'année, et qu'il me reste un devoir bien doux à remplir. La dernière! Je ne puis écrire ce mot sans un serrement de cœur, comme je ne puis, sans tristesse, voir finir la dernière heure d'un jour, — serait-ce le plus sombre, — le dernier jour d'une vie, si étrangère que cette vie ait pu demeurer à la mienne.

Mais, trêve aux réflexions de cette nature, qui pourraient bien faire envoler, tout effarouchés, les jolis souhaits couleur de rose que te portera sur ses ailes le 1<sup>er</sup> janvier 1862.

Les formules seraient inutiles, n'est-il pas vrai, chère Florence? Tout aussi bien que nos amies, tu sais mon affection, plus disposée à se prouver par des actes qu'à s'exprimer par des phrases. Votre bonheur à toutes est mon vœu le plus cher, et pour que ce vœu se réalise, il n'est rien qui me coûte, aucune preuve de dévouement devant laquelle je recule, et ce mot, si prodigué, n'est point sous ma plume un mot banal.

J'entends ainsi le dévouement,  
Quand dans le cœur il prend sa source :

Le dernier quart d'heure du temps,  
Le dernier écu de la bourse,  
La dernière goutte du sang.

Sur ce, chère amie, avant de passer à nos planches, je t'embrasse sur les deux joues, t'offrant, de la part du Journal, le petit *Semainier*, auquel tu voudras bien, je l'espère, faire une place en un coin de ta chambrette.

#### COTÉ DES BRODERIES.

1 à 7, Dessin russe pour robe. Ce beau dessin, en harmonie avec la chemise russe donnée cet été, se brode en laine sur toute espèce d'étoffe, cachemire ou mousseline. Il a été composé par madame Pertat, 2, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à qui nos abonnées pourront s'adresser pour le faire broder au cas où elles n'auraient pas le temps de l'exécuter elles-mêmes. Madame Pertat se charge également de toute broderie au passé ou à la soutache, pour robes, manteaux, zouaves, etc.

Le n° 1 est un côté du devant de la robe, dont le n° 2 est la partie supérieure.

Le dessin tourne dans le bas et continue au-dessus de l'ourlet.

Le n° 3 peut servir pour la manche ainsi que le n° 4, le premier se posant au bord, le deuxième servant de jockey.

Le n° 5 est un entre-deux dont on peut se servir pour col ou poignet.

Le n° 6 est le dessin du corsage qui s'élargit dans le haut.

Le n° 7 peut se broder au-dessus de l'ourlet d'une robe d'enfant.

Tous ces dessins, d'une prompte exécution, puisqu'il s'agit seulement de jeter la laine, peuvent également se faire au point de chaînette.

Exécutés en laine noire, sur mousseline ou nansouk, ils produisent un charmant effet et ornent délicieusement une toilette de soirée.

Le côté des patrons donne, avec un dessin du même genre, le mode à employer pour cette broderie.

8, *Valérie*, anglaise ornée, feston.

9, *Anais*, anglaise unie, plumetis.

10, *M. A. P.*, grande anglaise, plumetis.

11, *L. B.*, grande anglaise, plumetis.

12, Ecusson avec *O.*, feston et plumetis.

13, *H. C.*, anglaise ornée, plumetis.

14, *E. B.*, gothique, avec couronne comtale, plumetis.

15, *L. O. C.*, enlacés à l'impériale, anglaise et romaine, avec couronne comtale, feston et plumetis.

16 et 17, *PARURE PARISIENNE*, plumetis et point de sable, ou bien fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

18, COIN DE MOUTOIR, plumetis et point de sable.

19, *G. R.*, enlacés, anglaise, feston.

20, *I. S. M.*, petite anglaise, plumetis.

21, *B. F.*, gothique, plumetis.

22, *Anita*, anglaise, feston.

23, Dessin de TAIE D'OREILLER avec *L. O. C.*, enlacés, grande anglaise, surmontée d'une couronne comtale, plumetis et point de sable, ou bien broderie anglaise.



- 24, A. S. M., petite anglaise, plumetis.  
 25, M. L., romaine ornée, plumetis et point de sable.  
 26, A. L., anglaise mignonne, dans un écusson, plumetis et point de sable.  
 27, *Léocadie*, anglaise, feston.  
 28, BORDURE POUR JUPON ou pour robe d'enfant, à broder au plumetis et feston, ou bien en broderie anglaise.  
 Ce dessin peut également se broder au passé sur cachemire, velours ou taffetas.  
 29 et 30, BONNET D'ENFANT à broder au plumetis et point de sable, ou bien en broderie à la minute.  
 31, *Caroline*, anglaise unie, plumetis.  
 32, Dessin de jupon, de robe d'enfant ou de bordure de manteau, plumetis ou passé.  
 33, *Odette*, gothique, plumetis.  
 34, *Nina*, gothique, plumetis.  
 35, Mouchoir avec écusson et L. B., petite anglaise plumetis et point de sable.  
 36, L. B., gothique, plumetis.

#### COTÉ DES PATRONS.

37, Dessin pour robe ou manteau. Ce dessin se brode en soutache sur le corsage d'une robe, ou bien autour de l'encolure d'un manteau de drap ou d'une confection de taffetas : il simule à merveille une pélerine de guipure.

- 38, *Louise*, anglaise, plumetis.  
 39, *Clarisse*, anglaise, plumetis.  
 40, *Léontine*, romaine, plumetis.  
 41, L. A., enlacés, anglaise unie, plumetis.  
 42, L. D., romaine, plumetis.  
 43, C. B., anglaise, plumetis.  
 44, H. O., gothique, plumetis.  
 45, Dessin de chaise ou de coussin.

Les encadrements sont des applications de velours découpé, posées sur un fond de satin ou de moire, et retenues tout autour par une ganse de couleur, couponnée de distance en distance.

Sur la chaise que nous avons vue, les encadrements étaient tous en velours pensée, mais la ganse variait de couleur à chaque motif, ainsi que la soie dont on s'était servi pour la couponner.

Les fleurettes, dont nous donnons six échantillons, jasmin, rose, marguerite, coquelicot, clochette et liseron, étaient brodées au passé en cordonnet de la couleur de la fleur, les feuilles en cordonnet vert nuancé.

Le fond était en satin bouton-d'or.

Afin de donner au velours plus de relief et de l'appliquer plus facilement, on commence, quand il est découpé, par l'appliquer sur un papier un peu épais ou sur une carte mince, après quoi on l'applique sur le fond, le collant légèrement et posant, au bord, la ganse retenue par un cordonnet.

L'effet de ce mélange d'applications et de broderie est extrêmement heureux.

- 46, M. P., enlacés, anglaise, plumetis.  
 47, A. C. S., fantaisie, plumetis,  
 48, M. L., romaine ornée, plumetis.  
 49 à 54, COL A PLASTRON.

- 49, Devant.  
 50, Plastron du devant.  
 51, Dos.

- 52, Col.  
 53, Poignet de la manche.  
 54, Croquis du col.

Ce col, très-commode comme dessous de zouave, se fait en toile. Le plastron, également en toile, doit être double, réuni au-devant par une piqure. Le col et le poignet sont également doubles et piqués. La manche doit être un peu étroite, le poignet se porte non rabattu comme aux chemises d'hommes.

- 55 à 60, ROBE HORTENSE pour miss Lily.  
 55, Devant.  
 56, Côté.  
 57, Dos.  
 58, Manche.  
 59, Col ou pélerine.  
 60, Croquis de la robe.

Nos bonnées pourront voir cette belle robe de chambre, diminutif de ce que l'on peut exécuter sur une plus grande échelle, chez madame Herbillon, 14, rue de Choiseul. C'est un vrai bijou de confortable et d'élégance, bien doublé, bien ouaté, bordé d'un ruban ruché et garni d'un agrément de passementerie.

Faut-il rappeler qu'à cette époque de l'année, les vitrines de madame Herbillon offrent aux regards charmés les plus délicieuses surprises que puisse rêver une petite fille pour Noël ou pour les étrennes : robes soutachées, paletots et basquines, chapeaux coquets, bonnets du matin, sans oublier les petits châles en laine, qui sont les chefs-d'œuvre du genre, rien ne manque au trousseau complet de miss Lily.

61 à 63, GUIMPE D'ENFANT.

- 61, Devant.  
 62, Dos.  
 63, Croquis de la guimpe qui se fait en nansouk ou en jaconas, se plisse ainsi que l'indique le patron, et se garnit autour du cou d'un entre-deux de mousseline brodée, garni d'une petite valenciennne.

64 à 72, VESTE D'ENFANT.

- 64, Devant.  
 65, Dos.  
 66, Côté.  
 67, Manche.

Ce pardessus, qui peut servir de veste à un petit garçon, de zouave à une petite fille, se fait en drap ou en popeline, et doit être bordé d'une bande de flanelle de couleur bleue ou rouge.

Le petit dessin que nous donnons avec le patron se brode mi-partie sur la bordure, mi-partie sur le fond du pardessus.

Le milieu du dessin doit donc se trouver immédiatement au-dessus du surjet qui réunit la bordure au vêtement.

Le détail du dessin et la façon de l'exécuter se trouvent sur la planche, Ju n° 68 au n° 71. Ce dessin s'exécute en laine de couleur (saxe, cinq fils) sur un vêtement noir ou marron; en laine noire sur un vêtement gris.

Le n° 68 donne l'effet général du dessin;

Le n° 69 indique de quelle façon on doit l'exécuter.

Commencez à la lettre A, piquant votre aiguille en dessous et la ramenant en dessus.

Piquez-la à la lettre B, la ramenant en dessous, puis faites la petite croix dont le détail est donné au n° 69 (bis).



Pour cette croix, on fait ressortir l'aiguille au haut de la croix (à l'endroit marqué d'un seul point); on la repique à l'endroit marqué de deux points, elle se trouve de nouveau ramenée en dessous.

On la fait ressortir à l'endroit marqué de trois points, puis on la repique à l'endroit marqué de quatre points : la croix se trouve terminée.

On fait alors ressortir l'aiguille à la lettre B, on la repique à la lettre C (n° 69) et l'on fait une autre croix pareille à la première; puis on continue de la même façon, allant de C à E, d'E à F, de F à G, de G à H, etc.

Le n° 70 indique la deuxième partie du dessin, qui s'exécute, en revenant de droite à gauche, sur les points que l'on a faits de gauche à droite. De H on se rend au n° 1, où l'on fait la croix; du 1 au 2, du 2 au 3 et ainsi de suite.

Les losanges se trouvent ainsi terminés; il ne s'agit que de faire, au milieu, les croix indiquées au n° 70.

A cet effet, on pique son aiguille à la lettre A (ramenant l'aiguille de dessous en dessus); on la pique ensuite à la lettre B : un côté de la croix se trouve ainsi fait; l'autre côté se fait en piquant l'aiguille du D au C.

Au n° 71, on fait de petits points qui servent à rendre le dessin plus solide, en fixant les brins de laine à l'endroit où ils se croisent.

Ce petit point est aussi joli que promptement exécuté.

Le n° 72 donne le croquis de la petite veste à laquelle on ajoute une jupe, bordée également d'une bande de couleur retenue par le même point.

73 et 74, PRIMEVÈRE blanche ou rose à exécuter en papier ou en étoffe :

1° Découpez (fig. 3) le patron de pétale; — (fig. 3 A), le patron du tube; — (fig. 3 B) le patron de l'étoile;

2° Gaufrez le milieu des pétales;

3° Formez le tube (fig. 3, A) dans lequel vous mettez quatre ou cinq pistils, et collez l'étoile (fig. 3 B) sur ce tube; puis vous collez les pétales les uns après les autres (fig. 3 C) et vous produisez la fleur (fig. 3 D);

4° Montez la fleur avec deux corolles (fig. 3 D), deux feuilles (fig. F) et deux boutons (fig. 3 E).

Ces figures et explications sont empruntées au *Manuel du découpeur de fleurs*, en vente chez Desloges, 4, rue Croix-des-Petits-Champs.

Le n° 74 est le croquis de la primevère toute montée.

75 à 77, CALOTTE GRECQUE à exécuter au crochet en cordonnet de soie.

75, Fond.

76, Bande.

77, Croquis.

Ce modèle a été fourni par madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, qui pourra l'envoyer échantillonné aux abonnés qui en feront la demande.

78 et 79, DÉTAIL AU CROCHET DE LA PELOTE du mois dernier. On commence à l'endroit marqué d'un A, faisant les huit mailles qui commencent le carré mat; on fait ensuite la boucle qui se termine au B; on refait sept autres mailles qui complètent le carré; sur les quinze mailles, on fait quinze demi-bridés, sur lesquelles on revient, faisant encore des demi-

bridés, et cela pendant dix rangs. Au milieu du dernier rang, on s'arrête pour faire les quatre boucles qui forment une croix; puis on termine le dixième rang et l'on passe au carré suivant.

Le n° 79 donne le détail du petit trèfle qu'on doit faire au milieu de chaque carré.

80, MARGUERITE au crochet pour dessus de lit ou voile de fauteuil. On commence par le milieu, et quand l'étoile au crochet est terminée, on enfle une aiguille de gros cordonnet jaune, et on fait, au centre de l'étoile qui forme le milieu, un cœur composé de petits nœuds rapprochés les uns des autres, et qui simulent le cœur d'une marguerite.

Pour coussin, on peut faire la marguerite du milieu blanche, le cœur jaune, et tout le reste vert : l'ensemble simule un tapis vert semé de marguerites.

81 et 82, ÉCRAN CHINOIS. Cet écran que nous avons vu chez madame Legras se compose d'une application d'un nouveau cuir blanc, qui imite l'ivoire. Ce motif s'applique sur un fond de velours dont les bords sont retenus par un rang de perles, imitant également l'ivoire; le bord extérieur de l'écran est en cuir de Russie.

Ces nouvelles applications produisent un joli effet et remplacent avec avantage le cuir brun. On fait de la sorte des camées antiques qu'on dispose sur de petits objets, porte-cartes, porte-cigares, dessus de livres ou vide-poches.

83 et 84, GILET au crochet tunisien.

Ce petit gilet anglais qui peut se faire de toutes grandeurs est fort commode pour mettre sous les zouaves ou les confections non ourtées.

Il se fait en laine saxe 5 fils, généralement noire ou grise, et se termine par quelques rangs de laine de couleur formant bordure.

Le n° 83 indique la manière de commencer, et le n° 84 donne le croquis du gilet, fermé par des boutons qu'on peut faire soi-même, en recouvrant des boutons de bois en crochet de laine de couleur.

On commence, comme l'indique le n° 83, par une maille de crochet tunisien (dont le n° 83 bis donne le détail), et que nos abonnés savent maintenant faire.

Puis on augmente de deux mailles à chacun des rangs qui suivent, une maille au commencement du rang, une maille à la fin, et cela pendant cinq rangs.

A partir du sixième rang, on n'augmente que d'une maille du côté du rang qui formera le dessus d'épaule; l'autre côté, celui qui formera le devant, doit être droit. — Et cela pendant 6 rangs.

A partir du douzième rang, et pendant quinze rangs, tous les rangs ont un nombre de mailles égal. Cela fait, on casse la laine.

On commence ensuite le dos (B) faisant d'abord quinze mailles, puis à tous les rangs suivants on augmente de deux mailles, une maille au commencement, une maille à la fin, cela pendant onze rangs. A partir du douzième, on fait les rangs égaux, et cela pendant quinze rangs; on casse ensuite la laine.

La troisième partie qui est la deuxième devant (C), se fait comme le premier devant (A).

Quand les trois parties sont terminées, on les rattaché les unes aux autres en faisant un rang qui, commençant au devant A, continue sur le dos B, et se prolonge sur le devant C.



On fait ainsi vingt rangs qui terminent le gilet.

Puis, par un surjet fait à l'envers ou par un rang de crochet, on réunit chaque devant au dos, ainsi que l'indiquent les lettres de repère.

Il ne reste plus qu'à faire trois rangs de demi-brides en laine de couleur autour du gilet et autour des emmanchures.

Afin d'obtenir la forme cintrée du bas représentée au n° 84, il suffit, à partir du troisième grand rang qui réunit les trois parties, de passer une maille pendant quelques rangs.

Le modèle dont nous venons de donner l'explication est pour un enfant. Il est facile de l'agrandir pour une jeune fille.

### MODES.

Encore une année, mes chères enfants, après laquelle bon nombre d'autres vous seront accordées, je l'espère. Je joins donc mes vœux à ceux de Jeanne, de Florence, et de toutes vos amies, et profitant du coin du feu si favorable aux bonnes causeries, je viens répondre à vos questions et vous faire profiter de mes recherches du mois.

Et, tout d'abord, tranchons une question soulevée plus d'une fois par plusieurs d'entre vous qui trouvent que l'article *modes* n'est pas développé, dans notre journal, en raison de son importance. Il est bien vrai, mes belles demoiselles, que nous ne vous donnons pas la nomenclature complète des mille et une robes, des innombrables chapeaux que *dames Fantaisie* et *Mauvais goût* enfantent chaque mois. Il nous arrive parfois de laisser dans l'ombre tel détail insignifiant, telle toilette que nous ne croyons pas de nature à vous être utile; nous vous disons simplement ce que doivent savoir des jeunes filles, aux caprices desquelles une modeste pension n'ouvre pas un champ bien vaste.

C'est à celles-ci que s'adresse vraiment le *Journal des Demoiselles*.

Aux autres, à celles qui, par position ou par goût, ont besoin de plus de lumières, nous répétons ce que nous avons dit tant de fois, que l'édition *jaune* est essentiellement un journal d'éducation, qui fait à la morale et à la littérature une large place, ne consacrant à la mode que ses dernières colonnes; mais que l'édition *bleue*, au contraire, renferme, avec un bien plus grand nombre de gravures (48 par an), un texte complet (huit colonnes par numéro), exclusivement consacré aux toilettes de jeunes femmes et de jeunes filles.

Ceci compris, permettez-moi, mes enfants, de vous donner quelques avis, quelques conseils, relativement au mode de renouvellement qui me semble devoir être pour vous le plus commode.

Pour plus de clarté, nous procéderons, si vous le voulez bien, d'une façon toute catégorique.

1° Je vous engage à préférer à tout autre l'abonnement *direct*, qui permettra, à vous d'adresser des réclamations, s'il y a lieu, à nous d'y faire droit. Dans le courant de l'année plusieurs abonnées se sont plaintes que des numéros ne leur étaient point parvenus; ces numéros ont été envoyés par notre bureau, c'en est donc pas à nous qu'il fallait les réclamer, mais au correspondant par l'intermédiaire duquel l'abonnement avait été fait. Ainsi donc, libre à vous d'em-

ployer pour le renouvellement la voie indirecte; mais alors point de réclamations à nous adressées, nous ne pouvons remédier aux irrégularités d'un service dont nous ne sommes pas responsables.

2° Si vous employez la voie la meilleure et que vous vous adressiez directement au bureau, n'attendez pas, je vous en prie, la fin de décembre pour effectuer votre renouvellement: du 20 au 31 décembre, tant d'abonnements nous arrivent que nous ne suffisons pas à inscrire les demandes, ni à les servir.

3° Soyez assez gentilles pour donner *bien exactement* votre adresse, et pour écrire lisiblement la signature, eussiez-vous déjà été abonnée 30 ans de suite, afin que les numéros ne s'égarent pas en route et que nos employés ne passent point de longues heures à déchiffrer des hiéroglyphes.

4° Il est de l'avantage de toutes les amies d'une même ville qui veulent se réabonner de se réunir pour faire en commun le renouvellement. Il suffit de nous envoyer une seule lettre dans laquelle seront écrits, bien lisiblement, tous les noms et toutes les adresses. Il y a là double économie à faire, un seul timbre étant suffisant et aussi un seul mandat de poste. A propos de timbres, priez à vous de ne pas nous envoyer en monnaie de cette espèce, dont nous sommes littéralement encombrés, le montant des abonnements.

Ai-je tout dit? oui, sans doute, car il est parfaitement inutile, n'est-ce pas? de vous rappeler tout ce que nous avons fait, cette année, pour vous être à la fois utile et agréable: gravures de modes (dix-huit dont deux doubles), gravures noires, tapisseries, musique, grandes planches, tout vous a été prodigué, et vous avez eu, de plus, la primeur de ces jolies *polychromies* vendues maintenant dans le commerce sous le nom de *décalcomanie* et auxquelles depuis trois mois vous avez su faire un si aimable accueil que nous suffisons à peine à satisfaire à toutes les demandes.

Aux neuf feuilles annoncées dans notre numéro de novembre, page 351, on peut ajouter une feuille composée de douze délicieux bouquets d'œillets rouges. Prix: 3 fr. la feuille, 1 fr. 50 la demi-feuille, 1 fr. le quart. D'autres sujets sont sous presse. Rappelons encore que l'*abat-jour* et le *porte-lettres* de 1860, qui ont eu tant de succès, sont à la disposition de nos abonnées au prix de 1 fr.

Cela fait, toutes nos conventions bien établies et le chapitre des recommandations épuisé, j'aborde celui que vous attendez peut-être avec impatience, les modes de décembre.

Mes chères amies, depuis le mois dernier, vous vous en doutez bien, il n'y a point de changements, pas même de modifications, mais seulement la confirmation de ce que nous avons avancé.

La passementerie, la soutache et particulièrement la broderie au passé font fureur comme ornement de robes. Et nous confessons notre prédilection pour cette simple broderie de la couleur de la robe, préférable à tant d'égards, à tous ces ornements, fioritures en dentelle ou ruban, dont on abuse si fort depuis quelque temps. Les fantreluches sont, à l'heure qu'il est, exclusivement réservées aux robes de grandes toilettes, mais, sur celles-là on s'en donne à cœur joie: volants, ruches, chicorées, grecques en velours, rien n'y manque; ce qui fait que je ne puis regarder



sans effroi les pauvres femmes — T'épithète, comme vous pensez bien, est placée là par antiphrase — qui me semblent avoir plus d'un trait de ressemblance avec ces beaux seigneurs qui, comme dit un contemporain, portèrent, à une entrevue célèbre, leurs moustils, leurs forêts et leurs près sur leurs épaules.

Pourtant, comme toujours, à quelque chose malheur est bon, je trouve dans cette mode, ruineuse quand on l'applique à des toilettes toutes neuves, un côté charmant et précieux, c'est qu'elle se prête merveilleusement à l'arrangement des vieilles robes auxquelles on peut ainsi donner une durée qui touche à la longévité.

Exemple : vous avez deux vieilles robes de taffetas noir que votre couturière vous déclare bonnes à mettre aux chiffons, vu que le bord a beaucoup souffert et que les plis, changés déjà une fois, sont complètement tranchés. Donc, pas de remède.

Si fait; prenez une des jupes, débarrassez-la en haut et en bas de tout ce qui est fatigué, usé; que vous reste-t-il ? une jupe fort courte, mais qu'il est facile de rallonger.

Pour cela, vous ajoutez en bas une roue ou bande très-haute, cinquante centimètres par exemple, en percaline ou en mousseline roide, roue qu'il s'agit de recouvrir avec tout le goût qui vous caractérise.

Prenez l'autre vieille jupe, et taillez, de biais, des bandes de 15 centimètres de haut, faites-en un bouillon ou une grosse ruche; le premier est plus économique en ce que, pour le faire, il suffit de deux fois la longueur qu'on veut recouvrir, deux lés pour recouvrir un lé, tandis que trois largeurs sont nécessaires pour la ruche.

Si vous faites une tête au bouillon, ce qui est plus joli, il faut mettre, en plus, un centimètre en haut et en bas. Puis vous retenez la tête par une soutache ou un petit velours.

Au-dessous du bouillon, posez à plat une bande de taffetas droit fil de 15 ou 20 centimètres qui a l'air de la continuation de la jupe; puis, immédiatement au-dessous, ajoutez un second bouillon un peu plus haut que le précédent.

Pour les robes de deuil, on peut substituer aux bouillons de taffetas des biais de crêpe anglais, bordés en haut et bas de gros lisérés de taffetas.

Si c'est une robe de taffetas clair, grise, par exemple, que vous vouliez arranger de la sorte, vous pourrez ajouter des bouillons ou des biais de taffetas de couleur, bleu, vert ou mauve.

Sur une robe de couleur, le taffetas noir produit toujours un joli effet. Quels que soient les ornements de la jupe, ceux du corsage doivent être en harmonie, des biais, des lisérés de la même couleur que les bouillons du bas.

Maintenant, pour que vous ne disiez pas que j'ai la passion des vieilleries, je vais m'appliquer à vous décrire avec exactitude quelques jolis chapeaux de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne, après vous avoir rappelé toutefois que les plus jolies robes soutachées ou brodées que nous ayons vues sortaient de la maison Pertat, 2, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à laquelle vous pourrez vous adresser pour en faire dessiner ou broder de pareilles.

Voici le détail des chapeaux et coiffures :

Capote en crêpe lisse noir; bavolet en tulle blanc recouvert d'une haute blonde; de côté, sur la passe,

une touffe de plumes blanches d'où s'échappe un coquillé de dentelle; brides blanches et bandeau en crêpe lisse noir avec rose blanche.

Chapeau de jeune femme en velours bleu de Chine faisant pointe sur le front, barbe en dentelle noire nouée sur cette pointe; dessous une jolie plume bleue dans un bandeau de blonde.

Capote de jeune fille en velours noir coulé; au centre de la passe, un revers doublé de taffetas rose; deux coques de ruban n° 12, et trois boutons de rose moussue dite *mousseuse*, sortant du revers.

Une coiffure, jeune fille, en dentelle coquillée formant couronne; au milieu cinq boutons de rose moussue avec feuillage, sortant de dessous un large nœud n° 12, tombant derrière.

Il ne me reste plus que quelques lignes pour vous embrasser, mes chères enfants, en souhaitant à chacune d'entre vous la réalisation de son vœu le plus cher.

Et pour celles qu'embarrasserait le choix d'*étrennes utiles*, je rappellerai qu'une boîte de parfumerie renfermant un flacon de l'eau et de la pommade *visifques*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu, sera certainement fort bien accueilli; l'eau délivre de ces pellicules qui déterminent la chute des cheveux, et grâce à la pommade, la chevelure devient, en peu de temps, plus souple et plus abondante.

Enfin, et ce sera mon dernier mot, je crois devoir appeler votre attention sur une eau souveraine, composée des simples les plus salutaires, et dont la science vient récemment de mettre en lumière les vertus merveilleuses. *Souveraine*, en effet, contre les douleurs d'estomac, cette eau calme aussi les migraines et les maux de tête nerveux. Vous la trouverez rue Saint-Antoine, 222, maison Marchand.

#### EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

##### PREMIÈRE GRAVURE.

*Première toilette.* — JEUNE FILLE. — Robe de taffetas. — Jupe unie, corsage ouvert en pointe avec revers en point d'Espagne, manches pagodes. — Ceinture à longs bouts en points d'Espagne. — Résille en chenille avec nœud de velours. — Chemisette et sous-manches en mousseline.

*Deuxième toilette.* — JEUNE FEMME. — Robe en moire antique. — Jupe ornée dans le bas d'une très-haute grecque en velours noir. — Corsage à pointe avec grecque en velours formant gilet devant, et remontant un peu dans le dos, à l'espagnole. Manches demi-larges également ornées de grecques en velours. — Capote en crêpe lisse blanc, et taffetas.

*Toilette d'enfant.* — Redingote en taffetas bordée de cygne avec pèlerine pareille. — Collier de cygne. Toquet en velours bleu avec longue plume noire.

##### DEUXIÈME GRAVURE.

*Première toilette.* — Robe en taffetas. — Jupe ornée dans le bas de plusieurs rangs de velours, et de deux rangs de ruban ruché. — Corsage rond, montant, avec ceinture à longs bouts. — Manches à revers ornées de velours comme la jupe et la ceinture. — Chapeau en velours épinglé avec passe garnie de dentelle.

*Deuxième toilette.* — Robe en satin, forme princesse. — Jupe unie boutonnée devant. — Corsage rond



devant avec postillon derrière. — Manches étroites avec jockey en haut et parement en bas. — Manteau de drap velouté. — Capote de velours.

**EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.**

Ce dessin est l'accoudoir destiné au PRIE-DIEU du mois dernier.

**EXPLICATION DU SEMAINIER SUR BRISTOL.**

Ce joli semainier se compose de deux parties : les sept jours et le fond sur lequel les jours doivent être collés, soit avec de la gomme délayée dans de l'eau et mélangée d'un peu de farine, soit avec de la colle ordinaire. Le lundi doit être posé en haut, le dimanche en bas, et de façon que les points des angles de ces deux jours coïncident : ceux du lundi avec les points d'en haut (sur le fond); ceux du dimanche

avec les points d'en bas (également sur le fond). Les jours intermédiaires se placeront, à égales distances, entre le lundi et le dimanche, en se réglant sur les autres lignes de points indiquées sur le fond.

On peut substituer au système de collage de petits rubans ou faveurs, passés dans chacun des points qu'on aura eu le soin de percer avec un poinçon.

On commencera par le lundi, passant le ruban de dessous en dessus, dans le point gauche, après avoir retenu, par un nœud, le ruban derrière le fond.

On le repasse ensuite dans le point droit du même lundi (de dessus en dessous) puis on le ramène en dessus par le point droit du mardi.

On le passe dans le point gauche du mardi, puis dans le point gauche du mercredi, et de là dans le point droit, et l'on continue de la sorte, allant alternativement de gauche à droite et de droite à gauche.

**Mosaïque**

**LE BLÉ AU MEXIQUE.**

Les immenses moissons qui couvrent aujourd'hui l'Amérique du sud, sont dues à un pauvre esclave qui avait trouvé trois grains de blé parmi du riz qu'on avait apporté d'Espagne pour l'approvisionnement de l'armée de Fernand Cortez; l'esclave les sema, recueillit la graine, et en peu d'années le blé se multiplia sur cette terre à laquelle jusqu'alors il avait été inconnu.

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances. Songe qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

FRÉDÉRIC RUKERT.

On pourrait définir tous les crimes et toutes les fautes : le sacrifice de l'avenir au présent, et toutes les vertus, le sacrifice du présent à l'avenir.

M<sup>re</sup> NEKKER.

**EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Nul n'est prophète en son pays.**

**RÉBUS**



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.